

BULLETIN INTERIEUR  
DE L'ASSOCIATION  
PSYCHANALYTIQUE  
DE FRANCE

# DOCUMENTS & DÉBATS

Hommage à Guy Rosolato



N° 82  
OCTOBRE 2012



ASSOCIATION  
PSYCHANALYTIQUE  
DE FRANCE  
24, place Dauphine  
75001 PARIS  
Tél. 01 43 29 85 11

BULLETIN INTERIEUR  
DE L'ASSOCIATION  
PSYCHANALYTIQUE  
DE FRANCE

# DOCUMENTS & DÉBATS



Dessin de Jean-Louis Lang (1993)

*DOCUMENTS & DÉBATS*  
est un bulletin intérieur de l'APF.  
Sa diffusion est réservée  
même par voie de citation.

*DOCUMENTS & DÉBATS* est placé sous la responsabilité du Conseil d'administration en exercice.

La réalisation de ce numéro a été confiée à Brigitte Eoche-Duval, Martine Baur, François Hartmann, Hélène Hinze, Pierre Noaille.

## SOMMAIRE

### HOMMAGE À GUY ROSOLATO

J.-B. Pontalis : <i>Pour Guy, pour Marie-Andrée, pour François</i> .....	6
Patrick Merot : <i>Guy Rosolato</i> .....	7
Daniel Widlöcher : <i>Mon plus ancien ami du monde analytique</i> .....	9
Dominique Suchet : <i>Le regard au loin</i> .....	11
Nicole Berry : <i>Le ravissement</i> .....	14
Jean-Michel Hirt : <i>La perspective Rosolato</i> .....	16
Jacqueline Chenieux Gendron : <i>Penser avec Guy Rosolato</i> .....	18
Marie-France Castarède : <i>In memoriam</i> .....	21
Bernard Golse : <i>Mon travail avec les bébés à la lumière de quelques concepts de Guy Rosolato</i> .....	23
Vladimir Marinov : <i>Guy Rosolato : le dialogue contre le clivage</i> .....	25
Gérard Bonnet : <i>Rien de ce qui m'est humain ne m'est étranger</i> .....	27
Philippe Valon : <i>Lettre à Guy Rosolato</i> .....	29
Kostas Nassikas : <i>La démarcation</i> .....	31
Adama Boulanger : <i>Sur un air de Guy Rosolato</i> .....	33
<i>Entretien avec Guy Rosolato par Raymond Bellour</i> .....	34



**CONSEIL, INSTITUT, COMITÉS ET LISTE DES MEMBRES DE L'APF**



## *Hommage à Guy Rosolato*

# *Pour Guy, pour Marie-Andrée, pour François*

*J.-B. Pontalis*

GUY, un de mes plus anciens et plus fidèles amis.

GUY, naissance, enfance, adolescence sur les rives du Bosphore, alors que pour moi c'étaient les rives de la Seine. Je l'ai donc rencontré pour la première fois, non sur les bancs de l'école mais vers la fin des années cinquante sur d'autres bancs, ceux de l'amphithéâtre de Sainte-Anne où Lacan délivrait son séminaire. Parole en suspens, écoute en attente de ce qui allait survenir. La grande époque !

GUY, qui m'accorda plus tard, en 1961 je crois, le privilège de me présenter celle qui allait devenir sa femme, Marie-Andrée, à qui il doit d'avoir connu pendant une longue période ce qu'on appelle le bonheur. Années d'autant plus heureuses que leur fils, François, eut l'excellente idée, en 1963, de venir au monde.

GUY, dans la villa de Royan où - chacun son tour - je lui présentai celle qui allait devenir ma femme.

GUY, le soir où il improvisa avec humour et brio sur son orgue électrique en y imprimant un rythme de Count Basie, tandis que de mon côté, j'imitai la voix oraculaire du Dr Lacan entrecoupée de raclements de gorge, scandée par des soupirs. Comme nous avons pu rire ce soir-là. Et tant d'autres.

GUY, qui aurait tant souhaité que le square Thiers où il demeurerait fût baptisé square André Breton.

GUY, qui a bien voulu me laisser le soin d'éditer trois de ses livres : *Essais sur le symbolique*, *La relation d'inconnu* (quel beau titre et quel beau livre !), *Éléments de l'interprétation*.

GUY, qui après s'être démarqué de Lacan (démarqué : je pense aux signifiants de démarcation, non verbaux, tout n'est pas soumis à l'empire des signes, tout n'est pas langage) sans jamais renier sa dette envers lui, a rejoint l'Association psychanalytique de France dont il fut un temps le Président, avant d'y être élu membre d'honneur aux côtés de son grand ami Jean Laplanche que son état de santé a empêché d'être parmi nous aujourd'hui.

GUY, participant activement pendant vingt-cinq ans au Comité de rédaction de la *NRP* auprès de Didier Anzieu, de Victor Smirnoff et de son grand camarade André Green. Tous trois disparus mais pour nous tous restés présents. Guy fut l'inspirateur et le maître d'œuvre d'un numéro de la revue intitulé *Résurgences et dérives de la mystique*. Y figurait une anthologie de textes où voisinaient Lin-Tsi, Saint-Jean de la Croix, Novalis, Georges Bataille, Edmond Jabès, Yves Bonnefoy, et bien d'autres. GUY, était le seul d'entre nous - pas seulement d'entre nous - à pouvoir composer par son ouverture d'esprit et du fait de ses intérêts propres une telle anthologie. GUY, et son immense culture dans tous les domaines : art, musique, littérature, religions, mythes collectifs. Comme j'ai pu envier sa bibliothèque !

GUY, malicieux, subtil, délicat.

GUY, auteur d'une œuvre originale, inventive, toujours en recherches exploratrices comme le fut la psychanalyse dans ses commencements, une œuvre jamais close sur elle-même.

Je viens de relire sa dédicace des *Essais sur le symbolique* : Pour J.-B., ces essais mais surtout ce clin d'œil qui n'appartient qu'aux paysages de l'amitié, « non loin de trois grands cils d'émeraude roseaux ». Le Paysage de l'amitié est apaisant : il protège des tourments, des conflits, de la violence.

Nous voici regroupés là, dans cette église de Saint-Séverin que Guy appréciait tout particulièrement. Nous y sommes ensemble - les siens, ses proches, bien d'autres - mais endoloris, tant le paysage de l'amitié, si vive, si réconfortante des années durant, est recouvert ce matin et le restera longtemps encore par les brumes du chagrin qui ne s'efface pas.

Le paysage de l'amitié, lui non plus, ne s'efface pas. Tu le sais, Guy. Il a une vie plus longue que chacun de nous.





# *Guy Rosolato (1924-2012)*

*Patrick Merot*

Guy Rosolato est mort à Paris le 6 mars 2012. Il était né en 1924 à Istanbul, qui s'appelait alors encore Constantinople, où il a passé sa jeunesse. Cette origine n'avait jamais été oubliée : la très grande culture qui était la sienne avait gardé une place particulière pour cette partie du monde et nourrissait sa connaissance des trois monothéismes sur lesquels il exercera une longue réflexion.

À 20 ans, en 1944, il va au Liban rejoindre les Forces françaises combattantes marquant ainsi son attachement concret pour les idéaux qui étaient les siens. Ses études de médecine, commencées à Istanbul, poursuivies à Beyrouth sont finalement reprises et terminées à Paris. En 1953 il est interne à Sainte Anne où il sera par la suite chef de clinique. Mais d'abord, il rencontre là Henri Ey, et Lacan avec qui il entreprendra une analyse, et nombre de ceux qui resteront ses amis et qui ont marqué la psychanalyse française : André Green, Roger Mises, Conrad Stein, Serge Leclair et Daniel Widlöcher.

Son intérêt pour le Surréalisme se manifeste dès cette époque avec le sujet de sa thèse de médecine, en 1957, *Références psychopathologiques du surréalisme*. En 1956 il avait reçu le prix de *l'Évolution psychiatrique* pour une conférence « Sémantique et altération du langage ». En 1960 il participe au colloque de Bonneval sur l'inconscient.

Guy Rosolato entreprend une analyse avec Lacan en 1954. Il s'inscrit donc à l'intérieur de la Société française de psychanalyse qui est née, en 1953, de la scission de la Société psychanalytique de Paris. Il fera des supervisions avec Françoise Dolto et Daniel Lagache. Lorsque dix ans plus tard, en 1964, la SFP à son tour éclate et que se créent l'École freudienne de Paris et l'Association psychanalytique de France, Guy Rosolato reste d'abord

fidèle à Lacan, mais en 1967, au moment de l'instauration de *la passe*, il manifeste son désaccord avec lui et rejoint l'APF. Parmi les anciens élèves de Lacan qu'il y retrouve, il est sans doute celui qui restera le plus attaché à poursuivre et à renouveler l'apport lacanien, réaffirmant constamment son attachement à la notion de signifiant. Il sera une des figures éminentes de l'APF dont il sera le président de 1977 à 1979.

Il participe au Comité de rédaction de la *Nouvelle revue de psychanalyse* de J.-B. Pontalis, dès sa création en 1970, dans laquelle il publiera de nombreux articles et dont il dirigera le numéro remarquable sur *Résurgence et dérivées de la mystique*. Il participe à l'activité de la revue *Psychanalyse à l'Université* de Jean Laplanche, et collabore régulièrement à la *Revue française de psychanalyse* et à *Topique*.

Son œuvre sera pour l'essentiel constituée d'articles, plus de cent articles majeurs dont quatre-vingts seront repris et réordonnés dans six ouvrages. *Les essais sur le symbolique* (1969) <sup>(1)</sup>, *La relation d'inconnu* (1978) <sup>(2)</sup>, *Éléments de l'interprétation* (1985) <sup>(3)</sup>, *Pour une psychanalyse dans la culture* (1993) <sup>(4)</sup>, *La portée du désir ou la psychanalyse même* (1996) <sup>(5)</sup>, *Les cinq axes de la psychanalyse* (1999) <sup>(6)</sup>. Un septième livre *Le sacrifice. Repères psychanalytiques* (1987) <sup>(7)</sup>, est aussi un dialogue avec les thèses de René Girard.

Les travaux de Guy Rosolato couvrent un champ très vaste qui, au-delà de sa passion pour l'analyse est marqué par sa passion pour la culture : l'art avec la peinture, la littérature - le Surréalisme ayant été une référence constante - la musique, la religion. Ce faisant il n'a cessé de témoigner de ce que le travail de culture est au centre de l'activité du psychanalyste.

Guy Rosolato, a construit une œuvre d'une grande densité, à laquelle il n'a cessé de donner de nouvelles extensions.

On doit retenir ses travaux sur la dimension narcissique des dépressions ; la généalogie des perversions et le fétichisme ; la question du sacrifice dans lequel il a vu, poursuivant la théorie freudienne, le pivot central des religions et des civilisations ; la description des divers axes de la psychanalyse ; la sublimation...

Ce qui frappe dans son œuvre c'est la puissante originalité de ses concepts. Sa pensée n'est pas une pensée de commentaires, fut-ce de Freud ou de Lacan dans la filiation desquels il se situe pourtant à une place remarquable : c'est une pensée profondément innovante.

On suit dans ses écrits une réflexion qui avance sans se barder de références et de citations, dans une grande liberté et qui confronte le lecteur à de nouveaux champs d'exploration. Ainsi : *la relation d'inconnu* ; *l'oscillation métaphoro-métonymique* qui tente de rendre compte du surgissement de l'émotion esthétique ; *l'objet de perspective*, cause et objet du désir, signifiant du manque et de l'inconnu ; *le signifiant de démarcation* aussi, qui vient compléter, pour le domaine du sensible, le concept lacanien de signifiant, et qu'il rapproche lui-même du *signifiant énigmatique* de son grand ami Jean Laplanche. Autant d'inventions qui ouvrent à de nouvelles perceptions de l'autre et du monde.

Tous ses écrits, dans leur diversité, se développent selon quelques grands thèmes d'inspiration successifs, sans qu'il abandonne jamais ses avancées théoriques antérieures :

- Le père tout d'abord, avec la tripartition du père réel, du père idéalisé et du père mort au centre des écrits inaugurés par ses *Essais sur le Symbolique* ;
- Puis ayant longuement exploré ce registre référé au père, c'est la relation d'inconnu, un concept qu'il avait avancé dès 1957 dans une opposition à la relation d'objet, mais qui était longtemps resté en latence et qui ouvre, quand il le reprend, un nouveau territoire autour de la dimension maternelle, territoire auquel il donne une importance de plus en plus grande ;

- Enfin, dans les textes les plus récents, c'est une réflexion sur les fantasmes originaires, et leurs correspondances avec les mythes collectifs, expression du désir humain, redonnant une consistance nouvelle à un thème freudien délaissé.

Pour conclure ces quelques lignes qui évoquent son souvenir il faut souligner la place qu'il donnait à la question de *l'interdit de penser* dont il faisait une figure toujours renaissante du sacrifice. Le jour où il est devenu membre d'honneur de l'APF, le message qu'il a tenu à transmettre à ses collègues fut : « Restez toujours critiques ».

## Références

---

- (1) Rosolato G. *Les essais sur le symbolique*, Paris, Gallimard, 1969.
- (2) Rosolato G. *La relation d'inconnu*, Paris, Gallimard, 1978.
- (3) Rosolato G. *Éléments d'interprétation*, Paris, Gallimard, 1985.
- (4) Rosolato G. *Pour une psychanalyse dans la culture*, Paris, PUF, 1993.
- (5) Rosolato G. *La portée du désir ou la psychanalyse même*, Paris, PUF, 1996.
- (6) Rosolato G. *Les cinq axes de la psychanalyse*, Paris, PUF, 1999.
- (7) Rosolato G. *Le sacrifice. Repères psychanalytiques*, Paris, PUF, 1987.



## « *Widlöcher mon plus ancien ami du monde psychanalytique* »

(Guy Rosolato)

*Daniel Widlöcher*

« Widlöcher, mon plus ancien ami du monde psychanalytique » disait Guy Rosolato, il y a une dizaine d'années, lors d'un colloque organisé en l'honneur d'André Green. « Mon plus ancien ami », à mon tour je reprendrai l'expression, au triste moment qui nous rassemble, à la mémoire de celui qui vient de nous quitter.

C'est de 1950 que date notre première rencontre. Externe dans le service de chirurgie de l'hôpital de Bicêtre, un peu las de poser et d'enlever des plâtres orthopédiques, je décidais un matin d'explorer les grandes salles des services de médecine qui nous entouraient. C'est ainsi que dans l'une d'entre elle je découvrais Guy Rosolato, assis posément dans un large fauteuil pour convalescent. Il lisait avec attention un livre d'André Breton *Anthologie de l'humour noir*, je crois me souvenir. Quoi, un étudiant en médecine, et dans ce lieu austère, intéressé par le surréalisme ! nous reconnûmes ainsi notre intérêt commun pour un monde culturel de l'époque. Futurs médecins, nous étions tous deux décidés à devenir psychiatres et qui plus est, attirés par la psychanalyse. Bientôt le nom de Lacan nous parut répondre à une même aspiration de joindre nos exigences culturelles à notre formation professionnelle. C'est ainsi que nous nous retrouvâmes parmi les cadets de la Société française de psychanalyse en analyse personnelle chez Lacan, poursuivant chacun à sa manière sa formation psychiatrique.

À vrai dire nous nous retrouvions beaucoup plus souvent dans les galeries et salles d'exposition échangeant nos explorations littéraires, que dans les salles de garde et les séminaires de l'Institution psychanalytique. Aussi fus-je surpris, et flatté quand nos aînés nous demandèrent d'écrire pour la revue *La psychanalyse* un article en commun sur Karl Abraham et son œuvre. On a du mal à imaginer aujourd'hui combien

peu nous connaissions à l'époque les écrits psychanalytiques, hormis les grands textes de Freud. C'est dans *La psychanalyse* que parurent les premiers textes en langue française de Ferenczi, Jones et bien d'autres.

L'un et l'autre nous ignorions tout d'Abraham. Nous nous partagâmes le travail, je ne me souviens pas comment. Mais en découvrant tout le prix que notre auteur accordait à la perspective « génétique » et à la théorie des stades du développement, je me demandais comment il allait accueillir ces vues fort éloignées de ce qui s'enseignait dans le cadre de notre Société, en particulier au séminaire de Lacan. Rosolato reçut avec curiosité tout un langage qui ne nous était nullement familier, ironisant certes avec moi sur ce que nous appelâmes la « scalarisation » de la psychanalyse.

Il est vrai que Guy n'avait pas une pratique de la psychanalyse de l'enfant et sût fort bien intégrer un schème de références qui n'avait plus que de lointains rapports avec le développement. Il prenait sens d'une saisie topique et psychopathologique de l'appareil mental, offrant ainsi un exemple de ce que son œuvre nous donne toujours à voir, l'intégration de données concrètes à une construction métapsychologique abstraite en apparence et plus proche de la clinique qu'il y paraît.

En revanche, je fus étonné du peu d'intérêt qu'il portait au travail d'Abraham sur Ségantini. Il s'agissait pourtant, après le texte de Freud sur Léonard de Vinci, d'un champ d'exploration psychanalytique de la création artistique, domaine ouvert à un brillant avenir. Enfin si j'avais de l'intérêt pour la personne d'Abraham, il est sûr que Guy Rosolato n'en avait guère pour le peintre. J'ai toujours pensé par la suite que mon ami s'intéressait à la peinture pour elle-même bien davantage qu'à une lecture métapsychologique de sa création.

Ainsi se poursuit durant de nombreuses années un trajet commun dans le champ psychanalytique, mais sans lien trop étroit avec nos vies culturelles et personnelles qui se sont maintenues dans un échange fraternel généreux. Je fus ainsi un fidèle compagnon de route de Guy Rosolato, mon plus ancien ami dans le monde psychanalytique.



## *Le regard au loin.*

*Dominique Suchet*

Le texte qui suit a été écrit pour être proposé au journal *Le Monde* en mars 2012. Il retrace les étapes et les moments forts du parcours de Guy Rosolato dans l'aventure de la psychanalyse en France ; moments déterminants pour la vie des institutions et la vie des idées. Mais ces lignes, destinées à un large public, ne rendent pas compte de la force de la présence de Guy Rosolato et de ses idées à l'Association psychanalytique de France. Pour cela le mot qui me vient est celui de rencontre. Je situerais la scène dans la salle de conférence de la fondation Dosne-Thiers où Guy Rosolato a été le plus longtemps possible fidèle à nos réunions scientifiques. Une idée est avancée, une pensée est développée et Guy Rosolato intervient. Il va à sa rencontre, l'accueille, la déploie, la démonte et la remonte, un peu autrement. Il semble jouer avec l'imprévu, déjouer l'inconnu, le chercher aussi. Il jubile de débusquer ses propres théories, quelquefois présentes dans les propos de son interlocuteur à l'insu de ce dernier, mais d'autres fois il s'étonne ou même, plus tard, il s'attriste qu'un jeune collègue ne s'en serve pas pour se sortir d'une impasse. Quand ça ne va pas, et souvent ça n'allait pas, le dialogue peut commencer. Guy Rosolato était curieux de toutes les créations de la vie humaine, chacun le sait, mais dans ces moments-là il témoignait (et transmettait) surtout d'une vivacité presque enfantine d'être un analyste en discussion. Et on pouvait surprendre son regard péfiller, si bien qu'il me semblait que sa légère insatisfaction agacée dans ces débats qui n'en sont pas toujours indiquait, au loin, à l'horizon, un temps nostalgique et inconnu de la majorité d'entre nous, où, lui avec d'autres, dans la confrontation des pensées avait fait naître tant de nouveaux concepts et théories créatives de la psychanalyse d'aujourd'hui. Il semblait désigner un point de perspective où, à l'imprévu et l'inconnu d'une rencontre, s'arriment le désir de dialoguer et le plaisir de penser de l'analyste.

Né à Constantinople en 1924 Guy Rosolato est mort à Paris le 6 mars 2012.

Ce psychanalyste libre et créatif a marqué les quarante dernières années d'une œuvre majeure. Celle-ci a donné à la science psychanalytique un ensemble de concepts et ouvert des perspectives cliniques autant que théoriques.

Son parcours commence donc dans un lieu et à une époque où le mélange des multiples références culturelles, religieuses, artistiques et humaines laissera des traces dans sa pensée. D'abord par sa grande érudition, la profusion des références littéraires et artistiques en témoigne, ensuite par son souci de toujours lier les avancées de la pensée aux exigences de la vie humaine et de la réalité de la clinique, et enfin par sa capacité à toujours aller au-devant du mystère de l'inconnu.

À 17 ans, en 1941, loin de se satisfaire d'une place en écart du fracas du monde, il va au Liban rejoindre les Forces françaises combattantes. Après la démobilisation il poursuit à Beyrouth des études de médecine commencées à Istanbul. Il les terminera à Paris, où il fréquente La Sorbonne, après avoir dû repasser tous ses examens. En 1953 il est interne à Sainte-Anne où il sera par la suite chef de clinique. Il y rencontre Henri Ey et Jacques Lacan avec lequel il entreprendra une analyse, mais aussi nombre de ceux qui resteront ses amis, André Green, Roger Mises, Conrad Stein, Serge Leclair et Daniel Widlöcher. La confrontation entre appartenance et courants pouvait être vive, la discussion houleuse, voire hargneuse, mais elles permirent à chacun, selon Guy Rosolato, d'affirmer ses positions dans la vie des groupes psychanalytiques.

En effet, nous sommes alors à l'époque de la première scission des Écoles psychanalytiques en France. Rosolato est d'abord inscrit à la jeune SFP (Société française de



psychanalyse) où dès 1953, autour de Jacques Lacan, se trouvent aussi Françoise Dolto et Daniel Lagache avec lesquels il travaille. Ses premiers travaux portent la trace de ce milieu de recherche vivant, et ils sont reconnus pour leur force créatrice. « Sémantique et altération du langage » reçoit le prix de l'*Evolution psychiatrique* en 1956, et sa thèse en 1957 *Références psychopathologiques du surréalisme* est primée. Grand travailleur il place déjà la théorisation lacanienne en discussion avec sa connaissance du texte freudien et son expérience clinique. Ses textes écrits entre 1954 et 1969 seront par la suite réunis dans *Essais sur le symbolique*, (Gallimard, 1969).

Rosolato qui avait d'abord choisi de rester fidèle à Lacan, rejoint l'APF en 1967. Il prend sa décision au moment des discussions sur *la passe* qui l'amènent à considérer que la rigueur et l'esprit d'invention dans la recherche clinique, la fidélité à la lettre et à l'esprit du texte freudien sans allégeance à un maître ou à un appareil institutionnel, en somme l'héritage de la SFP, se trouvaient dès lors à l'APF.

Dès 1968 il est élu membre titulaire de l'APF, au sein de laquelle il assurera diverses fonctions de formation et d'enseignement, et dont il sera Président de 1977 à 1979. Avec Didier Anzieu et Victor Smirnoff, il fait partie du Comité de rédaction de J.-B. Pontalis pour la *Nouvelle revue de psychanalyse*, dès sa création en 1970, jusqu'à son *inachèvement* en 1994. Il participe à l'activité de *Psychanalyse à l'Université* avec Jean Laplanche, et collabore régulièrement à la *Revue française de psychanalyse* et à *Topique*, la revue du Quatrième groupe.

La fidélité et le dialogue marquent le parcours personnel, comme le parcours scientifique de Guy Rosolato.

Les références au langage, au symbolique et à d'autres concepts lacaniens ne l'ont pas quitté. Cependant il a établi leur rencontre avec l'autre polarité du langage, moins linguistique et plus articulée aux affects, aux traces mnésiques et aux fantasmes.

Guy Rosolato a proposé en effet la notion de *signifiant de démarcation*, étendant la notion de signifiant au-

delà de la linguistique, en l'inscrivant dans une *oscillation métaphoro-métonymique* (*Éléments de l'interprétation*, Gallimard, 1985), avançant d'autres bases théoriques que la référence lacanienne, Bion en la circonstance. En installant la *Relation d'inconnu* (Gallimard, 1978), et aussi *l'objet de perspective* au fondement de la dynamique de la pensée psychanalytique il a opéré une relecture de Freud ouvrant la relation d'objet (et le débat que cette notion a eu dans le monde analytique dans les années 70), sur un *inconnu* où certains interlocuteurs ne manqueront pas de voir la trace de la primauté du signifiant et de la loi du père. (Jean-Claude Stoloff, André Green, *L'inconnu, dialogue avec Rosolato*, PBP, 2009). Cependant la relation d'inconnu c'est aussi l'arrivée dans la théorie de l'au-delà de l'angoisse de castration avec les angoisses de séparation, de vide ou de mort. Et c'est ainsi que la riche expérience clinique de Rosolato sur le fétichisme ou les perversions trouvera sa (re)lecture.

Un autre champ d'approfondissement de ses recherches est celui de la place du symbolique et des idéaux. C'est sans doute par la profusion des travaux portant sur ses intérêts culturels, religieux et mythologiques que l'on peut le mieux approcher un apport qui met en relief la fonction du père (Père idéalisé, Père mort) et la place du désir. « Le désir, ce qui « porte » les idéaux, dans quelque domaine que ce soit, et les situe comme objets de perspective dans leur confrontation à l'inconnu » écrit Jean-Claude Arfouilloux dans une formule saisissante. (*Guy Rosolato, Psychanalyste d'aujourd'hui*, PUF, 2000).

Fidélité et dialogue qui n'éviteront pas discussion, affrontement, ou « crise ». Pour la théorie comme dans la vie, l'engagement très spécifique et très exigeant de Guy Rosolato a su faire tenir en tension ce qui aurait pu diverger et s'exclure. Ainsi en 2009, André Green, son ami juste disparu quelques semaines avant lui, écrivait (*op. cit.*) : « J'ai rencontré Guy Rosolato à Sainte-Anne en 1954, lors de notre internat. Depuis cette date s'est nouée une amitié qui a connu quelques éclipses mais n'a jamais cessé de tisser des liens entre nous. Aujourd'hui où l'âge a passé pour chacun de nous des joutes oratoires dont nous faisons les délices de

la salle de garde de notre internat, elles sont pour moi des souvenirs très vivants. Elles nous ont opposés mais jamais séparés. Cette amitié a résisté là où d'autres ont succombé. Comment ? Pourquoi ? Parce que c'était lui, parce que c'était moi. Je crois que nous avons tous les deux la chance d'avoir vécu une époque passionnante que nous avons contribué à animer ; c'est un grand honneur et un grand plaisir. »

Les apports de Guy Rosolato à une psychanalyse qu'il voulait *exploratrice* portent témoignage de cette

féconde rencontre de la fidélité et du dialogue. Poursuivant avec rigueur des axes personnels, il a su rester fidèle à ses héritages tout en les mettant « en crise ». En ce sens, « rester critique » fut le mot d'ordre que Guy Rosolato n'a cessé d'exprimer au sein de l'Association psychanalytique de France et qu'il transmet aux psychanalystes d'aujourd'hui.



# *Le ravissement*

## *Nicole Berry*

Faut-il que survienne l'irréparable perte et la profondeur du chagrin pour mesurer l'importance d'un ami dans une vie ? « La bonne vieille amitié » a duré cinquante ans et je voudrais évoquer des souvenirs dont l'intimité, n'aurait pas choqué Guy Rosolato, je l'espère.

Pourtant, s'il ne se laissait pas facilement découvrir, par une fière pudeur et jusqu'à la fin, il ne cachait pas ses émotions. Ces émotions partagées disent l'étendue des intérêts de Guy Rosolato dont j'admire l'exceptionnelle inventivité. Pour m'autoriser je me souviens que devant la disparition des amis, lui aussi disait son chagrin et devant nos drames, il savait dire « mes pauvres amis » ou pour les bonheurs « mes bons amis » !

C'est le mot de « ravissement » qui me vient spontanément à l'esprit, non « le ravissement du rêve » (*La portée du désir*) mais le ravissement par des souvenirs. La musique d'abord, et Guy était un organiste excellent. Un ami si généreux que notre discothèque s'est trouvée enrichie par lui. La petite musique de la 35<sup>e</sup> *Symphonie* de Haydn reste la musique que je vais chercher un jour de tristesse. Quand il venait à Bois-Guillaume, près de Rouen, dans notre jardin, oui, c'était le ravissement. Il nous a fait connaître Tallis et quelques œuvres d'organistes, Olivier Vernet et Bach qu'il connaissait si bien.

Aussi, lorsque j'écoute de la musique, je pense souvent à lui et avec lui je continue de converser : « la musique évocative » et « la musique nostalgique » : thème de l'un de ses écrits les plus remarquables<sup>1</sup>. « Sibelius dis-je à Guy, s'est affranchi des évocations des légendes finlandaises pour écrire, après « la valse triste », des sonorités pures, au-delà des représentations. Il n'y a rien à

imaginer ni penser, cette musique nous situe dans l'inconnu. L'inconnu inconnaissable ! »

Je me souviens particulièrement d'une journée d'été, ma famille rassemblée, fils et père, pour aller écouter dans l'église romane de St Martin de Boscherville, les chœurs d'Oxford : Oh combien il avait été ému par le *Stabat mater* de Francis Poulenc, m'avait-il dit ensuite. Et il nous avait emmenés au Châtelet pour écouter *Lulu*, après une de ces festivités dont Marie-Andrée avait le secret et Guy celui des vins rares. « Ah, goûtez celui-là ! »... Oui, le ravissement ! La sublimation qui l'a beaucoup occupé prenait ces saveurs.

Mes travaux (*Anges et Fantômes* et mon *Milton*) répondaient à sa conception de l'inconnu : sans l'inconnu, pas de penser. Ses écrits à ce sujet m'importent plus que tout. Dans cette ligne de pensée, il a découvert ce génie, John Cowper Powys : il avait lu *L'Autobiographie*<sup>2</sup> et écrit un article « l'Extase préméditée »<sup>3</sup>. J'avais John Cowper Powys dans ma bibliothèque et son art subtil, son monde poétique, m'enchantent tant qu'il sera mon dernier très long travail...

La musique et la poésie : Walt Whitman était, je crois, son poète préféré... comme celui de Powys ! Et les poètes arabes, Ibn Arabi. Car Guy connaissait si bien les religions ; il nous manque pour expliquer les différences : Sunnites et Chiïtes. Alors relisons *Le Sacrifice*, si riche pour la connaissance des religions et si utile dans notre clinique quotidienne, pour nos lectures aussi.

1 G. Rosolato : « L'écoute musicale comme méditation », *Psychanalyse et musique*, Les belles lettres 1982, et repris dans *Pour une psychanalyse exploratrice de la culture*, PUF, 1993.

2 John Cowper Powys, *Autobiographie*, Gallimard, 1965, traduit par Marie Canavaglia.

3 Guy Rosolato, « John Cowper Powys, l'extase préméditée », *Psychanalyse à l'Université*, tome 10, n°37, 1985.

Nous connaissons tous les écrits nombreux et si denses de Guy Rosolato (jamais un mot de trop). D'autres que moi feront de savants commentaires. Je voudrais seulement rappeler l'étendue de sa culture analytique aussi : il connaissait Freud et Lacan, bien sûr. Quelques joutes plaisantes : Guy évoquait Lacan, je rappelais Lagache. Oui, ils avaient fait la richesse de bien d'entre nous à l'APF. Mais il lisait aussi Winnicott, Bion, Searles et parlait avec Marianne Lagache de son plaisir à relire Meltzer.

« Le ravissement » : Guy était ravi de vivre, de voir sur la méditerranée, « le petit treillis lumineux », se moquant des splendeurs de ma mer nordique. La seule mer pour lui était la Méditerranée ! Mais il aimait les gens, la foule, la ville, la chaleur, et dans une parfaite rigueur soignait ses patients avec une compassion qu'eux seuls ont pu apprécier.

Retourné en Turquie et voulant revoir sa maison natale, il avait trouvé un jardin en fouillis et la maison rasée... je venais d'écrire un article « La maison natale ». <sup>4</sup> qui l'avait beaucoup touché, m'avait-il dit. Car Guy était généreux dans l'appréciation des travaux ou communications, lui qui « n'était pas friand des exposés cliniques ».

Enfin ou d'abord, Guy Rosolato avait été un explorateur ! À quatre ans, s'échappant d'une table familiale, il s'en était allé voir un champ d'aviation et rêvait... de s'envoler. Il avait « reçu une raclée car on l'avait cherché longtemps : mon chapitre sur l'escapade lui avait particulièrement plu <sup>5</sup>. « Désirer ou rêver » pour détecter l'horizon de la jouissance. Guy et Marie-Andrée Rosolato ont bien joui de la vie et su faire partager leur plaisir que ces évocations avivent pour moi, pour vous, mes jeunes collègues, je l'espère.

Il a rejoint l'inconnu inconnaissable et tandis que je travaille, enchantée par le monde de Powys, je suis en dialogue avec lui. Il sera toujours vivant !

---

4 Nicole Berry, *Le sentiment d'identité*, L'Harmattan, 1987.

5 Nicole Berry op. cité, *Le sentiment d'identité*, L'Harmattan, 1987.



# *La perspective Rosolato*

*Jean-Michel Hirt*

Guy Rosolato, psychanalyste membre de l'Association psychanalytique de France et auteur de nombreux ouvrages chez Gallimard et aux PUF, nous a quittés récemment. Après la mort de François Perrier, de Wladimir Granoff et d'André Green, c'est l'un des interlocuteurs du Lacan de la première heure qui disparaît. Évoquer aujourd'hui l'œuvre si originale de Guy Rosolato, c'est accepter de se retourner sur l'histoire de la psychanalyse en France, quand celle-ci est en butte à de nouvelles attaques de la part d'une société qui semble plus que jamais vouloir lui régler son compte au nom des idéaux actuels du marché et du scientisme.

Plus que jamais il importe d'entendre la voix d'un psychanalyste à part, dont la pensée se sera déployée en direction des productions culturelles comme des constructions religieuses, dans leurs liens avec la vie psychique. Il a eu le courage de soutenir l'ensemble du désir freudien pour qui l'articulation du psychique et du culturel était une nécessité absolue, sauf à faire de la psychanalyse une simple technique de soins parmi d'autres, ce qui est bien sûr l'ambition de tous les détracteurs de celle-ci. Le titre de l'un de ses ouvrages, *Pour une psychanalyse exploratrice dans la culture* (PUF, 1993), résume bien le projet qui l'animait.

Recueillant l'héritage de la plus formidable révolution culturelle que la France ait connue au XX<sup>ème</sup> siècle, le surréalisme, Guy Rosolato va se laisser altérer par l'écriture de Breton et d'Artaud, en faisant le pari que leur fréquentation lui donnera accès aux mécanismes psychiques des créations de l'esprit. Forgeant les *Éléments d'interprétation* (Gallimard, 1985), à partir de cette autre révolution spirituelle dans la culture que constitue la psychanalyse, il parvient à inventer des objets de langage qui rendent compte du soubassement inconscient

des opérations nécessaires à toute création artistique. C'est ainsi que « l'objet de perspective », cause et objet du désir en liaison avec les idéaux et les sublimations, ou « l'oscillation métaphoro-métonymique » pour saisir la fonction des fantasmes dans la fabrication de l'œuvre d'art permettent, parmi d'autres énoncés théoriques, de l'aventurer dans cette exploration psychanalytique, à distance de toute application dogmatique ou réduction sectaire. Attentif au pouvoir de rêve dont sont chargés les mots, grâce à l'écoute des patients, mais aussi grâce à la subversion des langues pratiquées par les surréalistes, Guy Rosolato n'aura de cesse de favoriser chez son lecteur la reconnaissance du désir de ces créateurs, écrivains ou peintres, d'en analyser les conséquences pour mieux en éprouver la jouissance.

Cette fonction symbolique du fait esthétique semble aussi devoir beaucoup aux qualités de musicien de Guy Rosolato. L'écoute musicale, la méditation à laquelle elle invite, lui a permis de proposer une autre de ses trouvailles théoriques, « le signifiant de démarcation », pour accéder à ce champ non verbal si étendu dans notre relation avec autrui. La musique, selon lui « métaphore des pulsions », ouvre en chacun ce chemin vers l'inconnu qui va prendre tant d'importance dans des travaux où il réhabilite l'imagination et les images.

Renouant avec la passion de Freud pour « la religion monothéiste », Guy Rosolato, loin de se désintéresser de la conception religieuse du monde, va avoir l'audace, à une époque où bien peu de psychanalystes osaient s'y confronter, de prendre au sérieux les mythes religieux des trois monothéismes et de les mettre en tension avec les fantasmes originaires : un livre, *Le sacrifice, Repères psychanalytiques* (PUF, 1987) est, à ma connaissance, le seul écho et prolongement d'un psychanalyste à l'ultime ouvrage de Freud, encore si

méconnu, *L'Homme Moïse et la religion monothéiste* (1939). Suivront beaucoup d'articles où Guy Rosolato abordera l'exploration du fonctionnement psychique religieux à partir de la mystique chrétienne et de ses fleurons : Maître Eckhart et Jean de la Croix. En proposant de montrer comment une « relation d'inconnu » se retrouve à l'intérieur de toute spiritualité, jusque dans la psychanalyse, il accède à la matrice de ce progrès de la vie de l'esprit obtenu par la soumission du sensible au spirituel.

À sa communauté analytique, Guy Rosolato lègue la générosité de son désir. Son humour s'entend encore dans ce jeu de mot audible dans le titre de l'un de ses derniers livres : *La portée du désir ou la psychanalyse même*, (PUF 1996). Pour avoir étendu avec autant de liberté l'espace de ses investigations, oui la psychanalyse l'aime.





# *Penser avec Guy Rosolato*

*Jacqueline Chénieux-Gendron*

Guy Rosolato écrivait par courtes phrases semblant chacune se suffire à elle-même, et parlait volontiers par exclamations, étonnées ou joyeuses. Le don d'étonnement, à moins que ce n'ait été un don d'émerveillement, était naturel chez lui. Il pouvait désarçonner l'interlocuteur. Quand j'ai su qu'il était né à Istanbul, je me suis persuadée que tout venait de cet exotisme ! « Il n'était pas d'ici ».

Ce que j'ai lu de lui en premier est sans doute un des articles qu'il a réunis ensuite dans *La Relation d'inconnu*. Je rencontrais ses propositions en plein désarroi intellectuel. La fascination qu'exerçait sur notre adolescence l'œuvre romanesque de Julien Gracq m'avait amenée à demander à mon « patron » Georges Blin de travailler en thèse sur son œuvre, à défaut de m'engager dans celle de Pindare, qui me fascinait et vers lequel des Sirènes hellénistes m'attiraient aussi. Or, « derrière » l'œuvre littéraire narrative de Julien Gracq, déjà bien complexe par sa façon de pousser et brider à la fois l'élan lyrique, l'immense filet entraînait obligatoirement, m'avait assuré Georges Blin, toutes les narrations ou effets de réel qui pointaient dans ces œuvres si difficiles à caractériser que sont les élaborations surréalistes : moraines d'un mouvement qui les entraîne, produits du jeu ou de « l'art » ? J'étais donc là devant ce que Michel Contat a appelé plus tard au sujet de mon travail la question de « l'invention du réel ». Ni plus ni moins.

Je n'assistais pas aux grand'messes séminaires des années 70 où se pressaient mes anciens camarades de khâgne. Les grands prophètes philosophes, mes aînés, inspiraient une certaine suspicion à la « douteuse » obstinée que je suis, plus à l'aise dans la contemplation sans voix - ou dans l'ironie. Il y avait cependant les « phares » dont nous lisions chaque nouveau livre avec ferveur :

Julien Gracq, Yves Bonnefoy, toujours André Breton et certains surréalistes. Ces derniers riaient sous cape (ou très ouvertement) des modes critiques... (« Pourquoi la littérature respire mal » conférence prononcée par Julien Gracq à la rue d'Ulm, avait durablement transporté l'adolescente que j'étais). Dans la dérision, j'avais donc mes alliés secrets.

J'étais ainsi jetée, presque seule, devant des *impossibilités*, qui ressemblaient aux *adunata* des millénarismes : les récits surréalistes, plus nombreux qu'on ne croit, faisaient effet de réel par courts éclairs, et parfois ils allaient jusqu'à raconter une histoire. La plupart des pages surréalistes (et même les poèmes, auxquels certains ont reproché de *décrire* : je le crois justement aussi) sont les traces d'un genre hybride qui a tenté de penser-en-poésie et de vivre-en-poésie. Ses succès sont fulgurants, mais précaires, et ses échecs, parfois pesants. La mode a été, et reste, de dire que, transformés en moules, en manières, en tics, ils ont accéléré certaines « défaites de l'esprit », mais comme toujours, ce sont les seuls esprits faibles qui s'y sont brisés. Esprits faibles des lecteurs, beaucoup plus encore que ceux des apprentis-poètes. La quête et non la prise reste le seul horizon de la « littérature » surréaliste, et sans doute de toute position poétique.

Je vivais donc à la Bibliothèque Nationale où je lisais tout ce que je trouvais, et j'y ai lu Guy Rosolato par hasard. Était-ce en premier l'article de *Topique*, en 1973, paru sous le titre « L'oscillation métaphoro-métonymique », qui aurait été placé en « usuel » sur les présentoirs de la salle des périodiques ? Il parlait avec faveur de Marcel Duchamp, que je m'étais mise à idolâtrer, après avoir trouvé dans les fichiers « Auteurs », à « Duchamp », une fiche portant le titre singulier *La Boîte verte*, que j'avais demandée à la réserve et dont j'avais pu manipuler

les feuillets translucides. Il parlait aussi d'André Breton et de quelques autres, sans rancune ni dérision - à la différence des voix majoritaires. Il avançait des termes que j'ai cru comprendre et qui me fournissaient des outils pour expliciter deux ou trois choses qui étaient au fond de ma perplexité : pourquoi ces poètes exigeants ne s'arrêtaient-ils pas à une ou deux phrases, comme l'avait fait Marcel Duchamp suggérant une Société dont les membres devraient payer l'air qu'ils respirent (« En cas de non-paiement, simple asphyxie. Au besoin, couper l'air ») ? Excellent roman, à la Alphonse Allais. Dès lors, pourquoi continuer ? Oui, Breton avait eu raison de maudire ce « genre ». Quel type de plaisir recherchaient ceux qui avaient cru pouvoir *pousser devant eux, comme un troupeau d'oies*, leurs proses, eussent-elles été oniriques, et même les publier ? Et quel plaisir chez leurs lecteurs ? Comme on analysait beaucoup les tropes, en ces années-là, j'ai cru, et cru montrer sur exemples, combien était productive la notion avancée par Guy Rosolato « d'oscillation métaphoro-métonymique » : plaisir de la variante ou variation qui avait été chez les surréalistes et demeure chez tous les poètes un moteur intime et indéfini. Rosolato ne faisait pas de la métaphore et de la métonymie de pures formes de langue, mais quelque chose comme deux modes de fonctionnement de l'esprit. Et pourquoi pas ? La métaphore part du signifiant, certes, mais si la métonymie est une forme de discours, tout se passe *comme si* cette dernière « partait » du monde et des choses, puisqu'elle part de (et parle de) représentation et de juxtaposition spatio-temporelle. D'autre part cette deuxième figure, dite « de style », interroge la durée ; non dialectique, elle n'a pas de fin. Ainsi pouvais-je m'expliquer à moi-même ce jeu de l'envers et de l'endroit que jouait à tous niveaux la poésie romanesque surréaliste, et, en particulier, pourquoi elle avait besoin de durer, pourquoi elle devait s'appliquer à pousser ses limites plus avant, sans aucune « raison » à la série que l'existence de cette série même. Le tricôt romanesque surréaliste était ce qui nous reste de ce plaisir, vif dans l'instant, singulier et parfois décevant dans la gratuité de sa durée. Rosolato évoque aussi la vertu de « prospection » de la métaphore, en des circuits de sens *variables, multiples et illimités*. Cette « relation d'indétermination » fait sa richesse.

Bref, je crois savoir que toute théorie, dans les sciences de la nature, se juge par sa productivité. Et comme je trouvais extrêmement « productive », dans les analyses poéticiennes que je menais, cette notion d'oscillation métaphoro-métonymique, je l'ai traitée comme « juste ». Juste dans la suspension même de son sens, et comme merveilleux outil théorique.

Le mâchonnement de la critique littéraire allait cependant bon train. Certains commençaient à parler sans broncher de « romans poétiques » surréalistes quand je voyais l'angoisse détruire la prose de René Crevel ou la porter à un point de stridence fantastique. Le chemin de Marcel Duchamp était escarpé, toute redondance y étant interdite. Heureusement il y avait pour moi la chance d'autres rencontres dans la lecture : l'ironie aigre-douce de Georges Limbour, que Michel Leiris m'avait désignée comme son modèle (avec l'élégance généreuse qui était la sienne : « le poète, c'est lui ») ; il y avait la méchanceté (tonique dans l'horreur) des contes de Leonora Carrington ; et parfois l'intelligence perverse d'Aragon le prestidigitateur, vaporisateur de la pensée, que je me suis gardée de rencontrer, craignant sa séduction.

L'autre outil critique que j'ai trouvé chez Rosolato était et demeure le « signifiant de démarcation ». Il est un court texte de Breton singulièrement obscur et beau : *Au lavoir noir*, titre qu'il faut lire assurément comme « ô la voir noire ». Petite fable d'une révélation sans doute surtout érotique que, fascinée, j'ai essayé d'interpréter par ce biais et dont un élément majeur est la construction onirique d'un V et de sa forme inversée Λ. « Papillons de nuit, petits toits de la nécessité naturelle à l'œil de paille, à l'œil de poutre... ». On sait bien que dans le surréalisme la forme graphique n'est jamais loin de l'écriture, et réciproquement. Peintres et poètes : nombreux le furent les surréalistes. Breton, Desnos, Aragon et d'autres avaient le poignet habile. Des peintres surréalistes, on a souvent dit que leur œuvre était « littéraire ». Mais n'est-ce pas le cas de Hugo et de tant d'autres ? La question posée d'une sémiologie de la peinture par Benvéniste, que relève Hubert Damisch, est celle d'un *comment*. (« ... comment s'effectue cette transposition d'une énonciation verbale en une représentation

iconique, quelles sont les correspondances possibles d'un système à l'autre et dans quelle mesure cette confrontation se laisserait poursuivre jusqu'à la détermination de correspondances entre *signes distincts* »<sup>1</sup>) - cette recherche étant lancée, pour plus de facilité, là où les scènes figurées sont la transposition iconique de récits ou de paraboles. On sait que Damisch conclut que *ut pictura poesis* pourrait se traduire par « pour qu'il y ait peinture, il faut qu'il y ait poésie ». La question de la figurabilité, de la *Darstellbarkeit* au sens freudien, est évidemment impliquée. Les lunettes critiques d'une linguistique étriquée appliquée à la littérature pendant une bonne génération ont voilé cette évidence. Chez Damisch, comme chez Rosolato, on pouvait deviner des questionnements plus fondamentaux. Au risque de simplifier la pensée de Rosolato, j'ai supposé que la notion d'une unité minimum d'élaboration plastique - signifiant de démarcation : homologue d'un syntagme, et travaillant les mots de la représentation - était parlante, et elle aussi : « vraie » si elle était productive.

Enfin ses fréquentes réflexions sur le mythe, son érudition en ce domaine, ses références aux Tragiques grecs, son interprétation brillante et drôle de la page des « Grands Transparents » (Breton, *Troisième Manifeste...*, 1942) m'ont aidée à défricher ce qui, dans le domaine que j'essayais d'arpenter, relève de la pensée mythique. L'intervention d'André Green dans le volume *Le temps de la réflexion* (1980) allait dans le même sens. Ce que j'ai donc apprécié sans me lasser chez Rosolato, c'est la grande culture classique, brassée sans ménagements rhétoriques, allusive parfois, toujours piquante, suggestive. En cela il me faisait penser à Yves Bonnefoy dont tant d'images sont nourries de rêveries culturelles qui se débloquent les unes à partir des autres.

Il faut dire que la largeur de ses interrogations surprenait sans doute les lecteurs. On n'oublie pas le travail (utile) de segmentation des approches méthodologiques des années 60 et 70 : émergence d'une sociologie comportant ses mots-fétiches et ses répulsions propres, d'une poétique et d'une pragmatique applicables à l'œuvre

littéraire ou picturale. Les interrogations sur plus large champ ou n'obéissant pas à une méthodologie unique étaient vite traitées de « globalisantes ». (« D'où parles-tu ? » : tic verbal des colloques chics). Rien n'était prétendument plus convaincant qu'une formule mathématique, laquelle faisait sourire mes amis matheux. Les sciences humaines chassaient les « humanités ». Rosolato, lui, cherchait son « modèle standard » sans faire de conférence de presse. *L'équivoque* propre à l'art me semble avoir été le centre de sa recherche. Le concept s'y fraie difficilement un chemin, même si la notion y est centrale (Mallarmé, Duchamp).

Maintenant, tout ce que je sais c'est que je pouvais et aimais lire Guy Rosolato, comme en khâgne je pouvais et aimais lire Gaëtan Picon : ils offrent tous deux des formes de pensée qui laissent au lecteur le loisir de respirer. Je ne connais pas d'autres maîtres que ceux-là. Ensuite quand il eut reçu mon gros livre (livre que sans le connaître je lui avais envoyé en hommage), et que Marie-Andrée et lui nous accompagnaient dans des colloques, tous mes amis se sont enchantés de sa compagnie, d'une qualité et d'un humour contagieux. Il me faut rappeler un certain séjour à Cambridge où *tous les soirs*, impétueusement, il nous entraîna à retourner écouter le Chœur des jeunes choristes de *Kings' College*, et que nous regardions en même temps la robe rouge d'un des Mages de Rubens se déployer si *excessivement*, au premier plan de la toile, et se diriger vers la Mère et l'Enfant. Il y avait aussi le grand Bordeaux servi en pichet au réfectoire des professeurs, et une certaine boutique de chocolats, en ville, dont je ne sais hélas plus du tout le nom.

Guy Rosolato est parti sur la pointe des pieds. Nous pensons à lui, mais surtout nous penserons avec lui.

---

<sup>1</sup> Cité par Hubert Damisch, dans sa préface titrée « La Peinture prise au mot » du livre *Les Mots et les images*, de Meyer Schapiro, Macula, 2000.



## *In memoriam*

### *Marie-France Castarède*

Travaillant ma thèse d'État sur *la Voix*, sous la direction de Didier Anzieu, j'allais tout naturellement rendre visite à Guy Rosolato, car je l'avais lu et souhaitais le citer, notamment à partir de l'admirable chapitre de son livre *La relation d'inconnu*<sup>1</sup>, intitulé « La voix : entre corps et langage » et de nombreux autres textes à propos desquels j'avais entendu une musique toute particulière résonner en moi... Quel privilège de pouvoir rencontrer l'auteur, doué d'une immense culture, de bavarder avec lui, alors qu'il était un *maître*, à mes yeux et à mes oreilles... J'ai compris, ce jour-là, qu'une attirance toute particulière pour la musique et la voix nous unissait : « On peut avancer que la voix maternelle est le premier modèle d'un plaisir auditif et que la musique trouve ses racines et sa nostalgie dans une atmosphère originelle. »<sup>2</sup> Mon histoire personnelle trouvait un écho dans ces phrases, sans doute aussi la sienne vécue à Istanbul... Je garde le souvenir d'un hôte affable et simple qui m'encouragea vivement à poursuivre mes recherches et mes élans : je venais d'entrer dans le chœur amateur de l'Orchestre de Paris, sous la direction conjointe de Daniel Barenboïm et d'Arthur Oldham....

La musique et la voix avaient été quelque peu évincées des prolégomènes psychanalytiques à travers son découvreur, Freud, se déclarant *totalelement non-musicien*, paradoxe pour cet habitant de Vienne où il vécut de 1886 à 1938, la ville européenne par excellence où la musique régna sans partage : Wagner y dirige ses propres œuvres, Bruckner enseigne au conservatoire, Schönberg travaille à l'Académie Impériale, Webern et Berg affinent la dodécaphonie, Hugo Wolf compose ses derniers *lieder* et longtemps Richard Strauss dirige l'opéra. Comment ne pas évoquer non plus le grand compositeur Gustav Mahler, juif né lui aussi en Moravie, fixé à sa mère au point de boîter comme

elle, se mariant vierge à 42 ans avec une femme à laquelle il interdixit de composer. Il demanda à Freud une consultation en août 1910 qui dura quatre heures, à Leyde, ville où Freud passait ses vacances. Conversation très éclairante pour Mahler qui n'aura pas le temps d'en tirer tout le bénéfice puisqu'il mourra l'année suivante, en mai 1911. Freud avait, sans nul doute, des raisons inconscientes de ne pouvoir s'approcher et jouir du plaisir musical : « Il semble qu'il y ait eu chez lui un potentiel, que l'on peut dire formidable, d'affects très spécialement éveillés par la musique, dans la mesure même où l'auditif lui rappelait invinciblement la voix maternelle, sa chaleur et sa présence, chez un enfant mâle « préféré », dans une relation qui, par ailleurs, n'était pas entravée par un père nettement plus âgé que la mère. »<sup>3</sup>, explique Guy Rosolato. Il poursuit en montrant la résistance que Freud oppose à son penchant naturel : « Le visuel (si important pour Freud) permet de se tenir à mi-chemin d'un auditif appartenant au père et à la loi, et de l'auditif qui ne serait que fixation au sensible maternel... On comprend que, pour un théoricien scientifique comme Freud, la musique ait pu représenter un appel maternel dont le sensible ne pouvait que le détourner de ses objectifs *spirituels*. »<sup>4</sup>

De fait, l'intérêt pour la voix remonte aux années 1970. Déjà en 1963, Lacan isole *la voix et le regard* comme objets pulsionnels, à côté des objets pulsionnels freudiens, oral et anal, le sein et les fèces. La voix, il la définit comme la quatrième pulsion, *l'expérience la plus proche de l'inconscient*. En effet, d'un côté, on peut mentionner la pulsion *orale* et *anale*, de l'autre, la pulsion *scopique* et la pulsion *invoquante*. Le premier groupe a la particularité d'être directement lié à la conservation de la vie. Le deuxième groupe définit des particularités du dedans et du dehors.

1 Rosolato G., *La relation d'inconnu*, coll. « Connaissance de l'inconscient », Paris, Gallimard, 1978.

2 op. cit. p.37.

3 Rosolato G., « La haine de la musique », *Psychanalyse et Musique*, Paris, Les Belles Lettres, 1982, p.157.

4 Rosolato G., op. cit. p.158.

Pour Jacques Lacan, la voix, dans le langage, est tout ce qui du signifiant ne concourt pas à l'effet de signification, mais il ne s'attarde pas sur son contour intonatif et musical, c'est-à-dire sa signification affective : « L'inconscient est structuré comme un langage. » Il oublie la fonction *expres-sive* et *émotive* de Roman Jakobson.

En 1973, André Green, un ami de Guy Rosolato rencontré lors de son internat à Sainte Anne, avec lequel il resta lié toute sa vie, se démarque de Jacques Lacan dans l'écriture du *Discours vivant* : « Je n'eus pas de peine de découvrir que la théorie lacanienne était fondée sur une exclusion, un *oubli* de l'affect. »<sup>5</sup> Il écrit : « L'affect est entre soma et psyché. »<sup>6</sup> Selon lui, la voix est tributaire du corps et des affects, affects primaires antérieurs à la représentation, liés au corps de la Mère, alors que les affects secondaires sont liés à la loi du Père. Je retrouve des analogies profondes concernant la musique et la voix entre la pensée d'André Green et celle de son ami Guy Rosolato : ils avaient en commun leur amour pour l'opéra, pour *Pelléas et Mélisande* notamment, le grand chef d'œuvre de Claude Debussy. En 1976, Didier Anzieu publie son article sur « L'enveloppe sonore du Soi ».<sup>7</sup> À partir du *Moi-peau*, il généralise et systématise le concept d'*enveloppe psychique*. Il montre l'existence, avant le *miroir visuel* décrit par Lacan et Winnicott, d'un *miroir sonore*, d'une peau auditivo-phonique qui a sa fonction dans l'appareil psychique du bébé.

De son côté, en 1978, Guy Rosolato, à la suite de Lacan qu'il connaît bien, parle de la voix comme *pulsion* mais élargit son propos à la sphère musicale : « La voix peut être définie dans les mêmes termes que la pulsion freudienne. Elle a une source corporelle, organique et d'excitation, une force, un champ, un but de plaisir, lié à une tension à réduire, un objet, pour atteindre un récepteur, assurer une communication. On peut considérer la voix, et partant la musique comme une métaphore de la pulsion en général - la pulsion sans autre représentant que la musique elle-même. »<sup>8</sup> À propos de la voix, entre corps et langage, il

souligne : « Elle est la plus grande puissance d'émanation du corps. »<sup>9</sup> Cette position revêt une grande importance car, enfin et grâce à ces différents auteurs, la voix peut être reconnue par les psychanalystes dans sa dimension métapsychologique.<sup>10</sup> Cette notion sera enrichie, tout au long de ces dernières années, grâce à l'intérêt reconnu et avéré pour les interactions sonores entre la mère et son bébé. Après le rapide survol de ces domaines où Guy Rosolato apporte une contribution aussi décisive que créatrice et originale, je terminerai par quelques citations, parmi les plus exemplaires et les plus émouvantes, à l'heure de sa disparition...

Au début de la vie : « L'enfant hallucine activement dans la solitude du berceau, grâce à ses jeux vocaux, l'ambiance familière absente, *la voix de la mère*. »<sup>11</sup>

À l'heure de la mort : « *Tout processus d'idéalisation* (si important dans la musique) *conduit dans la catégorie du sacré*... La mort cristallise toutes les constructions du sacré, en général, et de la religion en particulier. »<sup>12</sup> Guy Rosolato appréciait particulièrement le peintre Kandinsky, l'auteur de ce beau livre *Du spirituel dans l'art*<sup>13</sup> : « Est beau ce qui procède d'une nécessité intérieure de l'âme. »

En guise de conclusion à cette évocation de l'ami qui nous a quittés, je le cite une dernière fois : « *Métaphore de la pulsion pure*, la musique recueille donc et l'amour et la haine, et la vie et la mort, dans la finitude de l'être pour la mort et la permanence narcissique du sujet. »<sup>14</sup> Par ces rappels de sa pensée et de son œuvre, nous accompagnons notre ami, en union avec tous ses proches, dans son dernier voyage.

---

5 Green A., *Le discours vivant*, Paris, PUF, 1973, p.6.

6 *ibid.* p.36.

7 Anzieu D., « L'enveloppe sonore du Soi », *Nouvelle Revue de Psychanalyse*, n°13, p.175.

8 Rosolato G., « La voix, entre corps et langage », *La relation d'inconnu*, Paris, Gallimard, 1978, p.39.

9 *ibid.* p. 32.

10 Castarède M.F., « Métapsychologie de la voix », *La voix, Revue Champ psychosomatique*, 2007, n°48.

11 Rosolato G., *op.cit.*, p.33.

12 *op. cit.*, p.46.

13 Kandinsky V., *Du spirituel dans l'art*, Paris, Gallimard, 1988.

14 Rosolato G. « La haine de la musique », *Psychanalyse et Musique*, Paris, Les Belles Lettres, 1982, p.176.





# *Mon travail avec les bébés à la lumière de quelques concepts de Guy Rosolato*

*Bernard Golse*

Quand j'ai commencé mon analyse avec Guy Rosolato, dont le nom m'avait été donné par Pierre Bailly-Salin je ne savais rien ni de son amour infini de la musique, ni de son intense intérêt pour la culture dont la psychanalyse peut s'avérer si utilement « exploratrice » selon son propre terme. Et pourtant, ces deux dimensions allaient jouer comme un espace de rencontre tacite entre lui et moi au fil des années... Certains analystes d'adultes sont, on le sait, résolument hostiles à la psychanalyse des enfants, et plus encore, parfois, à l'approche psychanalytique des bébés.

En dépit de cela, il est pourtant clair que les travaux de certains d'entre eux apparaissent comme extrêmement utiles à tous ceux qui travaillent avec les bébés, et certains de ces apports théoriques s'avèrent même décisifs pour la modélisation de l'ontogenèse psychique : que l'on pense, par exemple, aux recherches de P. Aulagnier sur les signifiants primordiaux, de W.-R. Bion sur l'identification projective normale, d'A. Green sur le langage ou sur « le complexe de la mère morte » notamment, et de J. Laplanche sur la co-construction de la pulsion par l'adulte et l'enfant.

Ce que j'ai envie de dire aujourd'hui, après que Guy Rosolato nous ait quittés, c'est qu'il en va de même pour son œuvre qui s'avère également très aidante pour tous ceux qui souhaitent travailler de manière psychanalytique avec les très jeunes enfants, voire même avec les bébés et leurs familles.

## **Entre musique et signification ...**

Il est devenu classique d'opposer les deux grands registres de la communication que sont la communication dite « analogique » (infraverbale ou préverbale, ou prélinguistique) d'une part, et la communication dite « digitale » (verbale ou linguistique) d'autre part.

D'un certain point de vue, tout les sépare, tout les oppose, et je n'y insisterai pas ici.

Ce que j'aimerais pointer, c'est d'abord l'existence d'une concaténation serrée entre ces deux types de communication, c'est ensuite le fait que chacun d'entre

eux peut servir conjointement des desseins métonymiques et métaphoriques (ce qui renvoie au concept « d'oscillation métaphoro-métonymique » de G. Rosolato), et c'est enfin l'importance d'une certaine présence de l'analogique dans le digital, si l'on ose s'exprimer ainsi, c'est-à-dire de l'existence d'une partie non verbale du verbal lui-même.

Cette dernière notion est essentielle pour comprendre l'entrée de l'in-fans dans l'ordre du langage.

Contrairement à ce qui a pu être dit, le bébé n'entre sans doute pas dans le langage par la partie symbolique et digitale de celui-ci, mais bien plutôt par sa partie affective et analogique, car il semble beaucoup plus sensible, tout d'abord, à la musique du langage et des sons (ceux qu'il entend et ceux qu'il produit) qu'à la signification des signes en tant que tels (l'intégration du lien entre signifiant et signifié étant sans doute davantage le fait d'un apprentissage que d'une sorte de révélation transcendantale immédiate).

Pour entrer dans l'ordre du langage (et du verbal symbolique), le bébé a besoin - non pas de savoir - mais d'éprouver et de ressentir profondément que le langage de l'autre (et singulièrement de sa mère) le touche et l'affecte, et que celle-ci est affectée et touchée en retour par ses premières émissions vocales à lui.

Dès lors, le concept d'oscillation métaphoro-métonymique apparaît comme fort précieux, rendant compte des liens entre communication verbale et préverbale, des points de passage entre système inconscient et conscient-préconscient, et de la possibilité - dans le cadre de certains traitements conjoints parents/bébé - de toucher simultanément les parents dans le registre digital et le bébé dans le registre analogique.

## **La voix maternelle comme premier opéra pour le bébé !**

Dans son très beau livre intitulé *L'opéra ou le cri de l'ange*, Michel Poizat cite un passage de Cl. Lévi-Strauss qui est le suivant :

*« Sans doute la musique parle-t-elle aussi mais ce ne peut être qu'à raison de son rapport négatif à la langue et*

parce qu'en se séparant d'elle, la musique a conservé l'empreinte en creux de sa structure formelle et de sa fonction sémiotique : il ne saurait y avoir de musique sans langage qui lui préexiste et dont elle continue de dépendre, si l'on peut dire, comme une appartenance privative. La musique, c'est le langage moins le sens ; dès lors on comprend que l'auditeur, qui est d'abord un sujet parlant, se sente irrésistiblement poussé à suppléer ce sens absent comme l'amputé attribuant au membre disparu les sensations qu'il éprouve et qui ont leur siège dans le moignon ».

Bien entendu, aujourd'hui, au regard de toutes les recherches qui ont traité de la musique, on pourrait critiquer cette assertion de Cl. Lévi-Strauss selon laquelle la musique renvoie au langage dépouillé de sa dimension de sa signification.

Même si les choses sont probablement beaucoup plus complexes, il n'en demeure pas moins que l'on voit bien ce qu'il veut dire, toute la réflexion de M. Poizat consistant à étayer l'idée que les amateurs d'opéra sont, au fond, renvoyés à leur investissement précoce de la voix maternelle d'avant la coupure entre musique et signification, coupure qui, pour le bébé, peut sans doute revêtir une certaine dimension de violence obligée.

L'amour de l'opéra comme équivalent de l'amour de la voix maternelle, l'idée est séduisante, certes, mais à la condition de penser à la mère des commencements, celle dont le langage nous touchait alors même que la dimension symbolique de ses mots nous échappait encore en grande partie.

Personnellement, je verrais volontiers un argument à l'appui de la thèse de M. Poizat dans l'article un peu plus ancien de G. Rosolato intitulé : « La haine de la musique ».

Ici, c'est la haine de la musique, et non plus l'amour de l'opéra, qui se voit interrogée, mais les conclusions convergent en quelque sorte, en ce sens que la haine de la musique serait sous-tendue par la difficulté de certains sujets à renouer avec cette voix maternelle d'avant la coupure entre musique et signification.

De l'amour à la haine, on le sait, il n'y a souvent qu'un pas... En tout état de cause, ce sont les liens entre la musique et la voix qui forment le vif de ces deux réflexions, et tout spécialement la voix de la mère dont l'importance est grande, avant comme après la naissance.

Nombre d'éléments, on le sait, font de l'opéra un art en lien direct avec nos rythmes corporels plus ou moins archaïques.

Que l'on pense, par exemple, à ces moments particuliers où, à partir d'un chaos apparent de sons, émerge et s'organise - très lentement et graduellement - une phrase chantée qui, finalement, submerge et domine le chaos, l'emporte sur le matériau sonore initialement anarchique.

C'est dans cette perspective, alors, que la voix de la mère s'offrirait comme premier opéra pour le bébé, voire pour le fœtus.

Personnellement, je suis de ceux qui pensent que le bébé ne nous impose aucun renoncement métapsychologique particulier, ni au concept d'inconscient, ni à la théorie des pulsions, ni à la théorie de l'étayage, ni même à la théorie de l'après-coup, et les travaux de Guy Rosolato m'auront véritablement beaucoup aidé à définir cette position.

Parfois, quand j'arrivais en retard à certaines de mes séances (suis-je le seul ?), j'entendais Guy Rosolato qui jouait du piano en m'attendant.

Cela me touchait beaucoup...

Comme une invitation légère à l'entrée dans le verbal de la séance qui allait suivre.

### Eléments bibliographiques

---

M. Poizat : *L'opéra ou le cri de l'ange. Essai sur la jouissance de l'amateur d'Opéra*, Ed. A.M. Métailié, Paris, 1986.

G. Rosolato : « L'oscillation métaphoro-métonymique », *La relation d'inconnu*, Gallimard, Coll. « Connaissance de l'Inconscient », Paris, 1978, pp. 52-80.

G. Rosolato : « L'analyse des résistances », *Nouvelle Revue de Psychanalyse*, n°20, 1979, pp.183-215.

G. Rosolato : « La haine de la musique », *Psychanalyse et musique*, (ouvrage collectif), Les Belles Lettres, Paris, 1982, pp.153-177.

G. Rosolato : *Pour une psychanalyse exploratrice dans la culture*, P.U.F., Coll. « Bibliothèque de Psychanalyse », Paris, 1993.



# *Guy Rosolato : le dialogue contre le clivage*

*Vladimir Marinov*

La mort de Rosolato est une perte importante pour la psychanalyse française. Il fait partie de cette génération brillante d'analystes qui, petit à petit, nous « quitte » et ce, parfois, dans un ordre étrange : Green au tout début de l'année, ensuite Rosolato, ensuite Laplanche. Comme si l'ordre de l'affrontement avec l'« inconnu inconnaissable » de la mort, l'expression est de Rosolato, n'était fortuit.

Rosolato, grand ami de l'un comme de l'autre, ne « pouvait » mourir qu'entre les deux pour apaiser outre-tombe les belles polémiques parfois passionnelles qui les opposaient.

J'ai rencontré Rosolato au tout début des années 80. C'est Laplanche avec lequel je préparais à l'époque une thèse, qui m'avait recommandé à lui. Fraîchement arrivé de Roumanie, je recherchais un analyste. Mais à vrai dire, les livres de Rosolato déjà publiés à l'époque, plus particulièrement *La relation d'inconnu* avaient déjà suscité mon intérêt : la façon dont Rosolato parlait du narcissisme et de la dépression, l'importance chez lui de la figure de l'enfant mort, enfin sa familiarisation avec la psychanalyse de l'art et de la religion m'avaient séduit.

Ce n'est que plus tard que j'ai appris qu'il avait passé son enfance et son adolescence à Istanbul sur les rivages du Bosphore. La Mer Noire, cet appendice (dérivation) mytho-poétique de la Méditerranée a bercé aussi mon enfance : je passais mes vacances près de Constanta, ancien Tomis, ville grecque où Ovide avait été exilé.

Rosolato était au cœur des débats qui animaient la psychanalyse française de ces années-là ; l'homme avait un accueil chaleureux, une pensée originale, et de surcroît une ouverture vers l'horizon culturel de mon enfance : bref, il m'offrait un « espace transitionnel »

presque idéal entre le monde que j'avais quitté et le nouveau monde que j'étais en train de découvrir. Avec Jean Laplanche et Joyce Mc Dougall, il a été l'un des trois analystes qui m'ont le plus apporté.

Tout dans mon analyse avec Rosolato n'a pas été pourtant toujours « rose ». Mais ce qui prédomine dans mon souvenir du travail avec lui, c'est sa finesse d'écoute, une écoute qui avait une dimension parfois musicale, sensible à la fois au sens des mots mais aussi au rythme et à l'intonation de ma voix. Plus tard il allait dégager la notion de signifiants de démarcation et il eut un dialogue fructueux avec Didier Anzieu sur ce concept.

Dans la salle d'attente, il y avait un piano, plusieurs tableaux dont l'un, si je ne me trompe, de Claude Gellée (un de ses peintres préférés sur lequel il a écrit un beau texte), un tric-trac, quelques icônes byzantines, des armoires avec des livres – les mystiques orientaux m'intriguaient le plus. La musique, la peinture, les livres et le jeu. De quoi donner un avant-goût prometteur à une parole inspirée et libre sur le divan. Je pensais déjà à l'époque que le dialogue de la psychanalyse avec la littérature et l'art était essentiel et Rosolato faisait partie des psychanalystes qui partageaient ce point de vue.

Et il y avait eu Lacan dans la vie de Rosolato, qui pour moi était d'un accès plus difficile et envers lequel j'ai toujours eu des réserves. J'ai parlé avec Rosolato de Lacan nombre d'années après avoir arrêté mon analyse avec lui. L'homme l'avait séduit et malgré la rupture qui était survenue en 1967, il en gardait un souvenir attendri. Les deux hommes furent passionnés par le surréalisme, la mystique, la psychose, et j'en passe. Ils avaient travaillé et tenu des séminaires à Sainte-Anne. Mais comme ses autres collègues de l'APF, Rosolato finit par mal supporter les attitudes dictatoriales de Lacan.

Je pense que ses plus belles années furent celles du travail au Comité de rédaction de la *Nouvelle Revue de Psychanalyse* dirigée par Pontalis. Il me l'a dit d'ailleurs. L'esprit de la revue convenait à sa liberté de pensée. Même si sur certains points il restait fidèle à Lacan (trop fidèle ?), ses lectures témoignent du grand élargissement de son horizon : Klein, Winnicott, Bion, Grunberger, Kohut et j'en passe, ses amis de la même génération : Green, Pontalis, Laplanche, Anzieu, Aulagnier, Valabrèga et bien d'autres. Rosolato avait le culte de l'amitié.

Ce que je garde comme trait le plus saillant de sa personnalité, c'est sa curiosité qui allait au-delà de la littérature psychanalytique : musique (classique et jazz) et peinture, littérature et religion, biologie et médecine... L'homme était un puits de savoir, un être hanté par l'« inconnu connaissable » et peut-être aussi par l'« inconnu inconnaissable ». Sur le plan de la psychanalyse, je pense à ses contributions sur la paranoïa, le fétichisme, la dépression, le narcissisme, la « psychanalyse exploratrice de la culture »...

En 2008, j'ai pris l'initiative d'un petit recueil intitulé *L'inconnu, Dialogue avec Rosolato* avec la participation de deux anciens combattants d'armes, Widlöcher et Green et quatre analystes plus jeunes, Patrick Merot, Dominique Suchet, Jean-Claude Stoloff et moi-même. Tous étaient censés commenter librement le texte de Rosolato « L'ombilic et la relation d'inconnu ». Tous les textes me semblaient intéressants, ceux de Green et Widlöcher ayant de surcroît un intérêt historique : sur des apports comme celui de narcissisme et du négatif dans le débat avec Green, sur la différence entre l'inconnu et le méconnu chez Freud, Rosolato et Widlöcher. Mon seul regret étant que je n'avais pas réussi à convaincre Laplanche de participer au débat : l'amitié est une chose, les divergences théoriques en sont une autre. Je garde néanmoins la conviction qu'entre le signifiant énigmatique de Laplanche et la relation d'inconnu chez Rosolato, il peut y avoir débat.

La polémique est fertile et fait avancer : ce fut entre autres la grande chance de la psychanalyse française ouverte à des horizons différents. Trop de clivage peut par contre devenir stérile.

Entre Green et Laplanche, entre Laplanche et Pontalis, entre l'Occident et l'Orient, entre les signifiants verbaux et les signifiants de démarcation, entre paranoïa et dépression, hystérie et névrose obsessionnelle, entre musique et peinture, entre le lacanisme et l'IPA, je perçois Rosolato comme un homme de lien et de dialogue. Le dialogue contre le clivage - n'est-ce pas une des voies que la psychanalyse française aurait de nos jours intérêt à suivre ?



# *Rien de ce qui est humain ne m'est étranger*

*Gérard Bonnet*

« Je suis homme et rien de ce qui est humain ne m'est étranger », disait Térence. C'est la phrase qui me vient spontanément à l'esprit quand je pense à Guy Rosolato. « Je suis homme », je dirais même bonhomme, la bonhomie même de quelqu'un qui ne se prend pas au sérieux et reçoit avec un *a priori* favorable toute personne qui fait appel à lui. La capacité d'accueil de Guy était proverbiale, et pas seulement aux personnes, mais aussi à leurs idées, à leurs productions, à leurs essais. Cela ne veut pas dire qu'il était d'accord sur tout, loin de là ! Le petit sourire qu'il esquissait parfois en disait long sur ses réticences. Le bonhomme ne s'en laissait pas conter. Mais on savait qu'on allait pouvoir échanger, argumenter, discuter avec un véritable interlocuteur, et qu'il ne s'esquiverait pas devant les questions difficiles.

« Rien de ce qui est humain ne m'est étranger ». Celui qui avait la chance d'entrer dans un authentique échange avec lui allait alors de surprise en surprise. Guy Rosolato était à l'aise aussi bien pour parler musique, peinture, sculpture, théâtre, opéra, poésie, littérature, et j'en oublie certainement, à propos des anciens comme des modernes, avec une précision qui laissait ses interlocuteurs médusés. Il avait bien sûr ses préférences. On pouvait difficilement ignorer son admiration pour les surréalistes. Je me souviens surtout des articles qui nous arrivaient régulièrement à *Psychanalyse à l'Université* : sur « La dormition », John Cowper Powys, Le Lorrain, la musique, etc. C'étaient des réflexions approfondies et vraiment analytiques, qui tranchaient parmi les études universitaires par leur côté poétique et ouvert sur le profond de l'expression humaine. Et chacun de ces articles était animé par sa recherche incessante et tenace sur le rôle joué par ce qu'il appelait « l'objet de perspective » qu'il plaçait à l'horizon de tout désir humain.

On retrouvait le même universalisme dans ses relations. Je n'ai connu aucun collègue ou ami aussi ouvert et aussi éclectique. Guy Rosolato avait des liens dans tous les secteurs de la culture et de la psychanalyse. Vous lui parliez de quelqu'un, et vous aviez la surprise de constater qu'il le connaissait d'une façon ou d'une autre. Ayant traversé toutes les grandes crises de la psychanalyse, il avait gardé des contacts dans tous les secteurs, et on rencontrait chez lui des personnes de tous bords.

Quant à sa capacité d'amitié, elle était proverbiale. D'autres, qui l'ont connu avant moi, diront mieux que je ne puis le faire la fiabilité de cette amitié dans le temps. Mais l'ayant connu dans des moments institutionnels conflictuels, je peux témoigner de sa solidité profonde et de son authenticité. Quand nous avons fondé l'Ecole de Propédeutique à la Connaissance de l'Inconscient (EPCI) en 1985, il s'est proposé de prendre la tête du Comité de patronage, sachant pertinemment que cette initiative susciterait la critique. Il n'a jamais manifesté la moindre réticence. C'était ce qu'on peut appeler un homme sûr, qui ne vous lâchait pas aux moments d'épreuve, vous encourageait à poursuivre sur votre voie quoiqu'il puisse en coûter, et qui prenait le risque de vous soutenir. Sans ostentation, mais avec fermeté. Et il avait vu juste, puisque les initiatives du même genre se sont largement généralisées depuis.

Cette ouverture aux différents courants de la pensée humaine était-elle une facilité comme l'ont pensé certains ? Une façon de ne pas se compromettre ? Je ne le pense pas, car non seulement Guy Rosolato avait ses choix propres et ses préférences, mais il savait le dire haut et fort à chaque fois qu'il en avait l'occasion. Simplement, il n'était pas partisan du conflit pour le conflit, et recherchait toujours les points de convergence

pour que les hommes se parlent envers et contre tout. Et puis surtout, il avait compris que la pratique de l'exclusion est contraire à l'esprit de la psychanalyse, ce que nos sociétés oublient trop souvent.

Pour ma part, c'est le socle d'une éducation religieuse solide, puis critiquée sans concessions, qui a fourni le fondement le plus solide à notre communauté de pensée et offert l'occasion d'échanges nombreux et approfondis. Guy considérait le religieux sous ses divers aspects comme un terrain privilégié pour la recherche psychanalytique, ce qui s'avère plus nécessaire que jamais aujourd'hui. De toutes les notions qu'il a travaillées, précisées, et qui sont venues enrichir la pensée psychanalytique, c'est finalement la notion d'idéal

qui a le plus retenu mon attention et que j'ai développée ces dernières années en référence à lui. Il écrivait dès 1985 : « détecter, suivre, comprendre les idéaux qui meuvent les hommes... en percevoir les bienfaits et les pressions néfastes, n'est-ce pas la tâche de la psychanalyse ? »<sup>1</sup>.

Je viens de lui dédicacer mon dernier livre où, pour la seconde fois, je me suis attelé à cette tâche, en écrivant simplement ceci : « à Guy Rosolato, qui nous a légué quelques découvertes majeures, sans céder aux sirènes de l'idéalisation »<sup>2</sup>.

---

1 *Psychanalyse à l'université*, tome 10, n°37, 1985, p. 135.

2 G. Bonnet, *Soif d'idéal*, Editions Philippe Duval, PUF, 2012.





# *Philippe Valon*

## *Lettre à Guy Rosolato*

Cher Monsieur,  
Quelle tristesse que devoir vous écrire à l'occasion de ce numéro commémoratif après votre décès. Le dernier courrier que je vous avais adressé accompagnait mon mémoire pour le sociétariat. Certes vous étiez déjà à cette époque membre d'honneur et donc ne participiez pas à ce vote, mais je souhaitais vos commentaires sur cet écrit, après notre long échange clinique en supervision quelques années auparavant. Vous m'aviez appelé au téléphone et commenté avec chaleur et enthousiasme ce travail. Puis notre conversation s'est mise à errer, et je me suis douloureusement rendu compte que dès que nous quittions la clinique psychanalytique, tout était confusion, au point que je ne suis pas sûr que vous ayez repéré précisément qui j'étais. Je n'ai plus eu après qu'un seul et bref contact avec vous, le malheureux matin froid des obsèques de Blandine Foliot.

Avant d'entrer à l'APF, j'avais lu, un peu, votre œuvre, que j'avais trouvée difficile, et parfois trop, excusez ma franchise, jargonante. Je n'aurais donc pas forcément eu idée de vous demander un contrôle si je ne vous avais entendu intervenir de façon si pertinente et si délicate après une conférence de mon propre analyste. Cela avait emporté ma décision ; voici une occasion supplémentaire de confirmer ce que dit Henri Normand : au départ, le transfert toujours. J'ai retrouvé cette délicatesse dans le travail de supervision. Je me souviens que pendant tout un temps, mon point de repère dans cette cure était autour des fantasmes originaires. Je sentais bien que ce n'était pas là votre tasse de thé, mais vous montriez une curiosité très vive afin de comprendre en quoi cela m'était si utile, comment j'utilisais ce repère, et en quoi il pouvait permettre de faire avancer le travail analytique. Peu à peu vous m'avez transmis comment et en quoi le travail sur le signifiant était pour vous, dans le travail analytique, un outil simple et sûr, sans pour autant jamais imposer vos vues.

Au début, vous me paraissiez froid et distant, puis je me suis dit que vous étiez surtout phobique. Alors notre petit ballet répété chaque semaine est devenu plus amusant que gênant : je veux parler de l'arrivée et du départ : se serrer la main ou non ? En vous tendant la mienne, j'avais toujours l'impression de vous imposer une expérience presque traumatique. Vous étiez bien sûr trop bien élevé pour la refuser, mais il y avait dans votre attitude un je-ne-sais-quoi de dissuasif... Finalement après un an, dix-huit mois peut-être, un équilibre a été trouvé : bonjour à l'arrivée, sans serrement de main, serrement de main au départ.

Vous posiez des questions parfois assez brusquement, en fait c'est plutôt que si on me pose une question, j'ai toujours l'impression d'être brusqué - à chacun ses phobies n'est-ce pas ? Ainsi cette question-ci, peut-être à notre premier rendez-vous : « Avez-vous lu Lacan ? » Et ma réponse gênée : « Mieux vaut dire non ! », « Ah !...Bon... » répondez-vous, mi-interrogatif mi-déçu, et j'ajoute, assez impertinent : « S'il écrivait en français, sans doute je pourrais, mais la torture qu'il impose à la langue m'insupporte », puis je veux vous amadouer avec : « Mais j'essaie de surmonter cela ». Vous ne vous êtes pas attardé là-dessus, et n'avez plus posé cette question, mais parfois vous évoquiez un souvenir de lui, ou vous me conseilliez discrètement un de ses textes.

Mais une autre question est revenue régulièrement, à propos de la patiente de supervision : « Est-elle jolie ? » Je n'ai jamais trop bien compris pourquoi vous me demandiez cela, mais plus tard cela a beaucoup amusé un des membres de la commission de validation à qui, disait-il, vous posiez la même question quand il était lui-même en supervision avec vous.

Combien de temps avons-nous travaillé pour ce contrôle ? Trois ans, quatre ans ? Assez en tous cas pour partager quelques conversations sur la Grèce, la lumière

incomparable de la mer Égée, la cuisine et la mythologie de ce pays qui vous tenait tant à cœur..., et sur Marguerite Duras dont nous aimions tous les deux la littérature, *Le Ravissement de Lol V. Stein* était votre préféré. Bref ça roulait bien !

Mais un jour, j'arrive chez vous plus mort que vif. Comment allai-je vous raconter ce qui était advenu pendant une des séances ? Je m'étais endormi quelques instants et avais rêvé, jusque-là pas de quoi être fier, mais pas de quoi non plus se recouvrir la tête de cendres. Mais le problème était que pendant ce rêve j'avais parlé, et à haute voix : cela m'avait réveillé, et surtout la patiente m'avait demandé : « Pourquoi me posez-vous cette question ? » Et la question était : « Y avait-il de hauts murs ? » Pour le coup parfaitement réveillé, et parfaitement embarrassé, ma pensée va vite, trop vite car accélérée par la figure du Surmoi que d'un coup vous représentez ; un contre-emploi, j'en conviens ! Au lieu de rester dans une attente silencieuse prudente, attitude que j'aurais trouvée lâche, ou de l'inciter à associer, ne serait-ce que pour, de mon côté, gagner un peu de temps, avec une intervention du genre : « À quoi cela vous fait penser ? », je prends un parti plus actif en « avouant » à la patiente l'endormissement, le rêve - sans le raconter tout de même ! - et donc que ce sont des paroles dans le rêve. Long silence de la patiente, pendant lequel j'ai tout le temps de penser à ma bévue et au fait qu'il me faudra mardi matin vous la raconter. Puis elle me dit : « En dormant vous deviez quand même m'écouter, car je vous racontais l'enterrement de ma mère, et comment je me suis approchée du bord du caveau pour regarder le cercueil au fond, et combien, comme j'avais trois ans, cela me paraissait profond. » Bien sûr mes pensées infantiles sur la manière de vous raconter cela ont disparu, et les hauts murs, la place que je prenais dans le transfert, l'aspect contre-transférentiel de l'endormissement et du rêve, tout cela m'a assez occupé pour le reste de la séance, et pour les séances suivantes d'ailleurs.

Me voilà donc à vous raconter tout cela le mardi suivant. Si vous avez désapprouvé mon acte, vous n'en avez rien montré, le transfert a été votre, notre, préoccupation. Mais à la fin, voilà que vous prenez un ton très inhabituel, de confiance, et vous me dites : « Ne

le répétez à personne, mais je crois que cela doit être ce que Melanie Klein appelle identification projective ». Vous n'avez pas fait de clin d'œil, mais il était dans votre regard pétillant. Aujourd'hui je peux bien révéler aux collègues notre petit secret, ne serait-ce que pour leur montrer combien vous aviez l'esprit ouvert, et que vous n'étiez pas, comme parfois je l'entends dire, enfermé dans votre système de pensée.

Le clin d'œil viendra plus tard, et là je sais que je vais en étonner plus d'un, Rosolato faire un clin d'œil, et en public en plus ?

La supervision était validée, et nous nous rencontrions avec le plaisir distant que nos phobies respectives nous permettaient de manifester, lorsque je suis appelé à discuter une conférence un des Samedis après-midi de l'APF. Monter pour la première fois à la tribune de Dosne-Thiers n'est pas sans angoisse, même à titre de vedette américaine. Je m'installe, et vous êtes là, à votre place habituelle, au deuxième rang presque au milieu. Je vous souris, vous me rendez un sourire, que vous accompagnez d'un clin d'œil de connivence dont je ne vous aurais jamais cru capable ! Dire que cela a apaisé mon angoisse, non, j'ai même pensé : il veut que je fasse un infarctus à me surprendre comme cela ! Pas moins d'angoisse, donc, mais vous montriez là toute votre chaleur bienveillante, et avoir un allié dans la place donne un peu d'assurance.

Voilà, ce sont tous ces souvenirs, venus pêle-mêle, que voulais évoquer avec vous, et partager avec d'autres. Pour ce qui est de votre pensée, des exégètes plus savants que moi en rendront compte, et puis, vos livres en témoignent. Je voudrais juste vous redire, et leur dire, combien votre livre *Le Sacrifice* est formidable, et écrit dans une langue bien plus personnelle et limpide que les textes plus anciens. Et parmi tous vos articles, deux surtout, me laissent dans une admiration sans bornes : « L'axe narcissique des dépressions », et beaucoup plus tardif, « Les fantasmes originaires et leurs mythes correspondants ». Les fantasmes originaires, cela m'avait fait bien plaisir !

Alors, pour tout cela, soyez assuré, cher Monsieur, de mon très cordial et très reconnaissant souvenir



# *La démarcation*

*Kostas Nassikas*

La démarche institutionnelle de Guy Rosolato pour quitter l'École freudienne et participer à la vie de l'APF ne résultait pas d'un simple désaccord sur la « passe ». Cette sortie de l'institution psychanalytique lacanienne était le premier pas d'un geste plus profond amenant sa pensée vers l'ouverture hors la mathématisation et la mystification du signifiant.

Il n'est donc pas étonnant que ce mouvement de démarcation par rapport à la théorie lacanienne l'ait progressivement amené vers de nouveaux domaines de la pensée analytique et tout particulièrement ceux de la naissance des fonctions psychiques symbolisantes (*Essais sur le symbolique*, Gallimard 1969).

Sa sensibilité aux différentes formes d'art et en particulier la musique (qu'il pratiquait) prenait une grande place dans sa vie. En le côtoyant, pendant des échanges amicaux qui ont pris la relève de la supervision, j'étais en présence d'un penseur, déployant rapidement une pensée complexe, et d'un enfant joueur, risquant son « infantile » aux plaisirs inconnus de la rencontre.

Le fait que cet enfant ait grandi dans la ville cosmopolite d'Istanbul et au milieu des trois monothéismes, alimentait son intérêt tant pour les fonctions du sacré que pour la contribution des idéaux à la structuration de la vie psychique et sociale ; cela alimentait aussi sa pensée et son ouverture à la relation d'inconnu.

L'élément le plus marquant, me semble-t-il, de ce mouvement de démarcation et d'ouverture est celui de son élaboration sur le signifiant : il a tenté de le déstructuraliser, de le dé-mathématiser et de l'ouvrir vers la vie psychique des représentations, des signes perceptifs et affectifs. En élaborant le terme : « signifiant de démarcation », il a proposé une vision sur la manière dont la langue arrive à avoir un rôle interprétant à l'égard des représentations non verbales et de la séméiotique

psychique non langagière ; il s'agit ici de ce qui vient des perceptions et des affects et qui caractérise le fonctionnement de l'Inconscient (*Eléments d'interprétation*, Gallimard 1985).

En m'approchant de plus près du terme : « signifiant de démarcation », j'ai eu des difficultés à saisir son sens exact : il porte en lui, me semble-t-il, la présence de l'« avant » du trajet de Guy Rosolato, l'empire du signifiant, et l'ouverture vers l'après, vers la séméiotique psychique non langagière. Le fait que le « signifiant de démarcation » soit pensé, dès le départ, dans l'inclusion de la représentation dans les fonctions signifiantes, montre la prégnance de la pensée lacanienne ; nous avons un exemple de cela dans la considération par Guy Rosolato de l'idéogramme chinois comme un équivalent du mot et dans le classement de toute communication non verbale dans la métonymie ; cela a amené des auteurs, comme André Green et d'autres, à minimiser la portée de cette réflexion « démarquante » en l'incluant dans celle des épigones de Lacan.

Cette hésitation de Guy Rosolato est probablement réelle ; elle est donnée dans le terme même de « signifiant de démarcation ». Elle ne cesse pas pour autant de développer une sérieuse réflexion sur la manière dont le langage linguistique « interprète » les signes qui composent les représentations conscientes et inconscientes. Celles-ci sont considérées par l'auteur comme non substituables par le langage (musique, peinture, images...) mais disposant sur leur délimitation d'un versant analogique au signifiant. C'est ce versant analogique qui est le signifiant de démarcation ; il a, selon l'auteur, une structure commune avec le signifiant linguistique, ce qui permet à ce dernier de le traduire.

Il me semble que cette conception d'une « structure commune » entre les deux signifiants vient de la généralisation

lacanienne du structuralisme saussurien (structuralisme qui était d'ailleurs une fausse version de Saussure, version donnée par ses élèves ; il a lui-même, en fait, passé et perdu, sa vie dans sa quête de la jonction entre une séméiotique élargie et celle du langage, comme J. Fehr le démontre).

Cette « structure commune » attribuée par Guy Rosolato au signifiant de démarcation et au signifiant linguistique limite l'ouverture voulue par lui dans la conception du premier. Cette généralisation de la signification, et non de la sémantisation ou de la sémiotisation, dans tous les textes du psychisme, amène à considérer le signifiant de démarcation comme le représentant de la représentation. L'interprétation prend ainsi la tournure d'une traduction entre deux systèmes signifiants, alors que Freud a parlé de « correspondances » entre deux systèmes des signes différents, et du récit du rêve comme d'un transfert (et non d'une traduction) du contenu des images du rêve. On voit ici que la « démarcation » a fait un grand pas d'ouverture sans réussir un

second : celui-ci demanderait l'abandon de la signification linguistique comme mode généralisé de la vie psychique et l'acceptation des systèmes séméiotiques (représentations, perceptions, jugements etc.) qui fonctionnent selon les règles étudiées par C.-S. Peirce, et en dehors des structures du langage.

Il s'agit de l'espace de la « deïxis » et de la « désignation-nomination » des présents et des absents dans le dispositif transférentiel de la cure ; c'est ici que prend source l'interprétation de l'analyste.

Ces études sur les émergences séméiotiques dans le dispositif analytique sont récentes : la « démarcation » opérée par Guy Rosolato face à la sacralisation du signifiant lacanien a contribué à leur advenue ; à ce titre, mais aussi à d'autres, on lui doit un grand hommage.



## *Sur un air de Guy Rosolato*

### *Adama Boulanger*

*Et voilà.*

*Guy est parti.*

« Comme en dansant »

Je regarde sa photo sur le beau livre qu'Arfouilloux...  
Arfouilloux... son nom... écrivit comme introduction à  
son œuvre.

« Nous n'effeuillerons plus la marguerite... »

Effeuiller la Marguerite... la contrainte d'être Faust ?

Guy supportait le surréalisme, tolérait l'effacement...  
sans tristesse... en douceur... mais rouspétant parfois...

Assumons-nous nos origines ?

Pourquoi Arfouilloux a-t-il dit que j'avais reçu une édu-  
cation « classique » me demanda-t-il un jour... j'ai reçu  
une éducation catholique.

Guy prêtait ses « objets de perspective »...

Accepter, faire accepter l'exil... et les signifiants de  
démarcation qui en sont les restes, surprenants, à saisir,  
autre porte vers le fond de soi au miroir du monde et  
plus premiers encore que le signifiant verbal, linguistique.  
Prendre soin de son héritage, faire dialoguer les mono-  
théismes, les mettre au travail, s'indigner contre les pèle-  
rinages à Canossa que la communauté exige parfois  
pour accepter de nous entendre, mais accepter l'in-  
contournable du reste et du sacrifice et inlassablement  
explorer la culture, sans crainte avec l'hypothèse pas  
si scientifique que ça que la « psychanalyse-même »  
puisse aimer, au moins comme un jeu ? ou que son  
exercice soit une forme d'amour et pas sa parodie.

Peut être n'y a-t-il rien de plus redoutable que l'inconnu  
où Guy est entré et qui ne ramène pas nécessaire-  
ment là d'où l'on vient, qui n'est probablement pas  
retour, et pourtant jusqu'au bout, loin du roman qu'il  
ne vola jamais à ses analysants, fidèle à l'espace du  
secret que requerrait son déploiement, Guy nous joua  
du piano-solo...

Alors, Guy maintenant, nous, sur « la portée du désir »,  
saurons-nous nous égayer ?

Nous faudra-t-il retrouver la saveur d'un grain de rai-  
sin de Smyrne ?





## *Entretien avec Guy Rosolato\** *Raymond Bellour\*\**

Voici, je crois, le livre le plus remarquable<sup>1</sup> écrit en France par un psychanalyste depuis la publication des *Ecrits* de Jacques Lacan.

Nul ne contestera - et Guy Rosolato moins que tout autre, si attentif aux relations formelles de la paternité et de la filiation - que les *Ecrits* marquent l'extrême point de référence du « retour à Freud » qui se définit essentiellement, à travers la psychanalyse française, par une réflexion entée sur le langage, les langages où le désir trouve à se structurer, ou à ne pas le faire, autrement dit sur le symbolique et son manque.

Extrémité paradoxale, en cela, que celle de Lacan. Car la filiation exaltée où il se situe par rapport à Freud ne se soutient que de la subversion qu'il se trouve opérer dans cette réaffirmation toujours reprise de la vérité freudienne. Comme si, à la transgression inaugurale introduite par Freud au titre d'une science du désir (dans cette positivité naturelle, alors, aux langues du savoir, par laquelle son œuvre, et c'est bien le seul point, tient encore du XIX<sup>e</sup> siècle) ne pouvait que répondre une transgression seconde où se radicalise la contradiction portée par la découverte freudienne : elle touche la langue de la science, écartelée sur elle-même sitôt que la reconnaissance théorique du signifiant comme lieu du désir se trouve, tel un effet de boomerang, impliquer une épreuve propre du discours où cette vérité se fonde. Comme si, à l'espace autobiographique et mythique à travers lequel la psychanalyse, de *L'Interprétation du Rêve* au *Moïse*, se définit comme expérience singulière de son créateur, venait répondre chez Lacan, pour honorer logiquement la

vérité du *Mot d'Esprit*, l'humour parodique de Swift réfléchi dans la si précieuse agrammaticalité de Mallarmé - à ceci près que la littérature, en lui, opère ses métamorphoses dans celles de la science, et qu'on peut mal, ainsi, l'imaginer, toute raison rompue, en venir aux mains avec ses collègues, ou ses disciples, comme Swift avec ses chanoines.

Le livre de Guy Rosolato a ceci de remarquable qu'il se trouve déplacer lucidement les termes de cette dialectique sévère qui ne vaut, en un sens, que portée à son extrême point conflictuel. Sans doute s'inscrit-il délibérément - comment ne pas le faire - dans ce jeu où la voix du sujet se soutient d'une subversion de la parole de la science : par l'écriture, le style, volontiers elliptique, clos, replié sur soi, en dépit ou/et à cause d'une grande précision conceptuelle qui se heurte perpétuellement à ce qui reste à dire, un non-dit qui scande en quelque sorte ce discours découpé en paragraphes brefs dont l'autonomie relative n'est pas sans évoquer parfois le laconisme des enchaînements lacaniens ; par un art très subtil de la digression, de l'exemple et de l'allusion, qui inscrit la recherche analytique dans un contexte culturel aussi réservé que savant ; par la composition du livre, enfin, dans la mesure où ces essais, loin de constituer un ensemble théorique progressif et prédéterminé, se recourent et se chevauchent, par une sorte d'ouverture de principe qui tient à la liberté obligée de tout recueil d'articles.

Mais cette liberté, cette ouverture ont leur limite, et c'est tout le prix de ce livre que d'avoir osé circonscrire et aborder frontalement, à partir d'une obcité première et nécessaire, le niveau théorique où la psychanalyse se définit comme telle (même si c'est à ce niveau que se joue son articulation, sa dispersion possible dans le champ d'autres sciences), à savoir l'ordre symbolique. Guy Rosolato n'a pas craint, à ce titre, de répartir en trois sections ces essais qui permettent d'approcher le

\*\* Entretien avec Guy Rosolato par Raymond Bellour que nous remercions très vivement d'avoir accepté de nous confier ce texte, Raymond Bellour, *Le livre des Autres*, coll. « Essais et philosophie », éd. l'Herne, Paris, 1971.

\* Cet entretien doit à une série de hasards malheureux d'être demeuré inédit. Je remercie tout particulièrement Guy Rosolato de m'avoir permis de le publier dans cet ensemble.

<sup>1</sup> *Essais sur le symbolique*, Gallimard, 1969.

symbolique selon trois axes clairement délimités : la loi et le désir, l'art et le langage, la psychose et la mort. La première est la plus exemplaire, en ce sens que la progression des textes ordonne en un double scénario structural mythique, du sujet et de l'Histoire, la relation fondamentale du désir, de l'interdit et de la Loi. Elle s'ouvre logiquement sur *la Différence des Sexes* (comme en écho à l'adage de Freud : « l'anatomie, c'est le destin »), « point concret qui donne accès à la loi - à la prohibition de l'inceste » ; pour se centrer ensuite autour *Du Père*, « à chaque étape, celui en qui et par qui advient la différence », celle du langage comme puissance de la métaphore incarnée dans le signifiant qui en constitue le noyau fantastique et social : le nom du père, auquel le fils accède par la succession généalogique liée au sacrifice fondateur du monothéisme (*Trois générations d'hommes dans le mythe religieux et la généalogie*), auquel Freud accède par la découverte de l'inconscient quand, démêlant les raisons de l'oubli d'un nom, Luca Signorelli (*Le Sens des oublis. Une découverte de Freud*), il ouvre le chemin de la réflexion qui le conduira, de *L'Interprétation du Rêve à Totem et Tabou*, à poser au double titre du sujet et de la société la dialectique centrale du père mort (fondement symbolique du dépassement œdipien) et du père idéalisé (le père de la horde primitive castrateur et rétaliateur).

La seconde section est plus programmatique. Elle vise en effet à fonder la réalité même d'une esthétique psychanalytique à partir de la relation fondamentale que les deux axes du langage, la métaphore et la métonymie, entretiennent avec l'inconscient (selon un jeu d'implications avec les deux instances parentales, que Guy Rosolato noue et dénoue précisément), faisant ainsi de toute activité de langue et de parole, en deçà de la logique linguistique, une production du désir. C'est là, dans la mesure où les effets de la métonymie et de la métaphore constituent la chair même de tout corps de langage, qu'il soit du texte ou de l'image, esquisser la double possibilité d'une lecture - Rosolato dit « une sémiotique » - où la rationalité psychanalytique opère au niveau spécifique des formes, et dans leur détail même, comme elle le fait pour le texte du rêve ou du lapsus, et d'une théorie de l'art susceptible d'éclairer à partir des intuitions les plus fondamentales mais les plus implicites de

l'économique freudien, les conditions de création et de consommation de l'œuvre : lieu élu où le sens s'instaure et s'abolit précisément selon l'oscillation métaphoro-métonymique « ouvrant la brèche à la jubilation ».

Quant à la troisième section, où le symbolique se définit à partir du défaut qu'il manifeste dans la chaîne signifiante, « manque d'un manque », dans la psychose ou l'hallucination où la pulsion de mort affleure jusqu'à faire irruption dans le réel, on comprendra qu'elle s'avère par certains aspects la plus forte, mais aussi la plus technique et la plus difficile. On remarquera, dans ces études sur la perversion ou la paranoïa qui se situent dans la lignée de l'admirable texte de Lacan, « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose », la richesse et la précision des classifications cliniques (du reste toujours très nombreuses, comme en témoigne la redistribution, à travers tout le livre, de l'opposition classique entre l'hystérique et l'obsessionnel) qui tentent de réduire la part d'ombre que « la vraie folie » ne cesse de faire porter sur la recherche psychanalytique.

S'il est tout à fait impossible d'évoquer ici les articulations multiples qui font perpétuellement se répondre et glisser les unes sous les autres les pages de ces trois sections - je pense par exemple aux passages si justes, si déterminants où se marque le privilège médiateur de la structure narcissique -, j'aimerais souligner trois derniers points. Tout d'abord que le texte final où Guy Rosolato a tenté de synthétiser les « trois aspects du symbolique » constitue un des ensembles les plus précis et les plus denses de la pensée psychanalytique et, au-delà, comme une propédeutique à toute théorie du symbolique. Ensuite, que la reprise insistante, de texte en texte, de ce qu'on pourrait appeler les scénarios de formation, où se marquent dans leur succession et leurs alternatives les étapes différentielles de la constitution du sujet, assurent une sorte de logification constante d'un savoir entre tous difficile à fixer, qui n'est pas sans rappeler la portée pédagogique des descriptions freudiennes. Enfin, que le souci d'ordre et de construction qui fait, je le répète, le grand prix de ce livre et comme un livre indispensable, est d'autant plus frappant que la pensée ne cesse de s'y fasciner autour de ses limites et de faire lever, au fil des phrases, de multiples questions discontinues qu'il m'a paru plus juste et peut-être plus simple de poser ici dans cette discontinuité même.

1. - *Vous écrivez, c'est la première phrase de votre avant-propos : « Les trois parties dans lesquelles sont distribués ces essais correspondent chacune à l'un des aspects majeurs du symbolique ». Faut-il entendre par là que ces trois « aspects » se trouvent en eux-mêmes, dans et par leur relation, définir le champ symbolique, et marquer ainsi du même coup, par un appel à la logique de la description, la difficulté propre, peut-être l'impossibilité qu'il y a à définir frontalement le symbolique ?*

- Cette première question me permettra de lever une équivoque qui peut apparaître à la lecture de mon titre. Il ne s'agit pas d'un livre écrit et pensé directement en fonction du symbolique. Ce sont des essais divers, écrits dans des perspectives diverses, au long d'une dizaine d'années. Et quand il a été question de les réunir en un volume, s'est imposée la nécessité d'abord de les grouper en trois grands chapitres, et, à ce moment-là, seulement à ce moment, s'est révélé le thème commun à tous ces textes, comme après coup : le symbolique. Il se trouve que, pour moi, à travers ce que j'avais déjà écrit, trois lignes de force se dessinaient. Elles ont donc été reprises et dégagées dans le tout dernier chapitre du livre, selon trois axes : le système des interdits et le père ; l'exercice symbolique dans l'art ; l'organisation par rapport à la mort et à la psychose.

Mais a-t-on le droit ainsi de considérer couvert le champ entier du symbolique ? Peut-on à partir de cette constatation qui a été la mienne, et que vous qualifiez de « descriptive », penser que l'on atteint une structure dont les parties, dans les relations qu'elles ont entre elles, permettent toutes les articulations ? Pour ma part, je serais tenté, actuellement, de l'admettre, et d'autant plus que ce mode détourné de mise en place, cet après coup qui évoque celui du jeu symbolique lui-même, me séduit assez. Cependant, je crois que ce serait fermer les perspectives, ce qui ne conviendrait guère à la démarche symbolique. Peut-être touchons-nous là du doigt une de ses exigences : d'avoir à soutenir l'étendue totale de la combinatoire d'un système et

en même temps son ouverture. D'ailleurs, j'aperçois les développements futurs dans cette issue : par exemple, le corps comme pivot du symbolique, ou encore, l'économique. Cela se trouve déjà ébauché dans mes textes (avec, par exemple, la différence des sexes).

Mais il importe - et vous le notez très justement - de ne pas aborder frontalement le symbolique. À cela, il y a une raison, une difficulté majeure : la relation entre l'imaginaire et le symbolique. Tout notre soin doit s'appliquer à ne pas charrier de l'imaginaire sous couvert de traiter directement du symbolique. Cela a été la simplification de Jung. La pratique analytique a continuellement à déjouer cette collusion. Et l'analyse des mythes (voyez celui des « trois générations ») doit toujours permettre cette décantation, comme d'ailleurs l'analyse des fantasmes, par une sorte d'épuisement de l'imaginaire, en faveur du signifiant et de son emprise.

2. - *J ai été frappé qu'en ces temps de référence souvent exclusive au modèle linguistique, vous réaffirmez une exigence propre à la structure visuelle dont témoignent largement, dans vos essais d'esthétique analytique, les textes que vous consacrez à la peinture.*

*Vous écrivez par exemple : « La question que nous devons nous poser est celle de la relation entre le tabou du sexe, le secret (avec ce que l'on ne doit pas dire et tout ce qui peut être dit à la place) et ce que permet d'atteindre la vue comme, dirait-on, en suppléance, en marge du langage. Ce serait simplifier les choses que de tout ramener sans nuances au langage : dénier cette opposition équivaldrait à en refuser un verdict, trop redoutable, justement celui de ce qui est vu ».*

*Il me paraît tout à fait essentiel, en ce sens, que cette exigence du visuel ne puisse que viser d'emblée à s'inscrire en deçà d'une autonomie de la « réalité figurative » telle qu'elle s'est trouvée illustrée par les travaux de Francastel, pour chercher à reconnaître précisément dans la théorisation analytique (en particulier au niveau fondamental de l'expérience*

*narcissique) la possibilité d'une articulation entre l'image et la parole, les formes de la figuration et celles du langage. Ne vous semble-t-il pas que le cinéma devrait susciter à ce niveau un intérêt particulier dans la mesure où il obéit, par la matière même de son expression, à une perpétuelle et multiple oscillation entre le vu et l'entendu ?*

- Cette articulation entre l'image, les formes et le langage m'a toujours beaucoup intéressé. C'est une question ardue. Et je crois qu'il faut s'efforcer de ne pas simplifier les difficultés qui se présentent. Il y a, en effet, deux manières de les éluder. L'une, que je visais dans la phrase que vous me rappelez, consiste à se fier à une simple transcription, par trop arbitraire, ou encore à chercher dans telle ou telle linguistique (car il y en a plusieurs) une solution que l'on peut qualifier d'extérieure. Ma phrase fait aussi allusion à l'aura qui entoure et le vu et l'entendu, comme point de référence fantasmatique, donnée indistincte, potentielle, et précise, et que les psychanalystes connaissent bien. Songez à ce que nous appelons la scène primitive, à sa charge d'interdit.

Mais n'allez pas croire - ma citation ne le dit pas - que je défende le moins du monde l'autre tour de passe-passe qui se complaît dans une confuse exclusion du langage. En aucun cas je ne me contenterai d'un recours à ce que l'on a appelé l'infra ou le pré-verbal, cache-misère faussement clinique, ni d'une autonomie simpliste du sentiment ou de l'affect : encore moins que l'on puisse trouver un appui dans une « réalité », disons biologique, dans laquelle le symbolique du langage prendrait ses racines.

Il faut prendre en considération la rupture qui peut s'établir ; à charge de préciser : rupture entre quoi et quoi. Ou encore doit-on imaginer les possibilités d'articulation qui se trouvent rompues. C'est, autrement dit, comparable au saut qu'accomplit le symptôme hystérique. S'il n'a aucun sens, si sa figure somatique, et affective, n'est pas ancrée dans le langage, alors la psychanalyse est tenue pour lettre morte.

Freud a vu ces embûches quand il a proposé son opposition entre ce qu'il appelle les « représentations de choses » et les « représentations de mots ». On peut actuellement discuter le terme de « représentation » (si elle est comprise comme une copie du monde « extérieur »). Le terme de « signifiant » convient mieux.

Il prend maintenant une acception proprement psychanalytique qui se dégage de plus en plus de celle que lui donnait Saussure.

Pour ma part, la métaphore et la métonymie sont des moyens d'analyse d'autant plus utiles qu'ils régissent non seulement le langage verbal, mais aussi les formes visuelles, auditives. Elles peuvent ainsi rendre compte des effets de rupture.

Quant au cinéma, je pense qu'il mérite une attention et un traitement particulier du fait même de la progression, disons narrative, de ses formes, certainement différentes de celles que j'envisageais avec la peinture. Je souligne d'ailleurs cela dans le dernier chapitre de mon livre. Je sais depuis que nous nous rencontrons sur ce point. Je n'avais pas lu à ce moment-là l'étude rigoureuse que vous avez consacrée à une séquence des *Oiseaux* d'Hitchcock.

3. - *Vous donnez dans votre livre une première matrice d'interprétation de l'oscillation métaphoro-métonymique en opérant à partir de cet axe une classification des œuvres picturales. Mais il s'agit là d'un schéma très général, un peu semblable, même s'il est plus précis, aux grandes directions données par Jakobson sur les prédominances métaphorique ou métonymique dans la poésie ou la prose réaliste, tel ou tel type d'œuvre cinématographique. Ne vous semble-t-il pas que seules des analyses extrêmement poussées d'œuvres concrètes (comme celle dont Barthes vient de nous donner avec S/Z un beau modèle polémique) seraient susceptibles de fonder ce double jeu de la métonymie et de la métaphore et de lever ainsi, par une sorte d'épreuve de vérité, les interdits et les malentendus qui hypothèquent encore largement, au niveau de l'œuvre littéraire par exemple, les rapports de l'analyse du texte*

*comme texte et de son interprétation analytique, qui ne semblent avoir de véritable sens, en dernier lieu, qu'à se trouver glissées l'une sous l'autre, perpétuellement.*

- Le livre de Roland Barthes est un des plus intéressants qu'il ait écrit et l'attention qui y est portée à ce qu'il appelle le pluriel du texte est aussi un objectif de la psychanalyse. De même, le découpage du texte m'évoque celui que Freud exigeait pour le récit du rêve, sans quoi l'interprétation en était impossible. Et l'oubli des sens dans la lecture comme les libres digressions, en tant que méthode proposée, me rappellent l'attention flottante du psychanalyste. Ainsi une analyse précise, concrète peut être accomplie, en mettant en évidence les différents codes, les différentes entrées du champ symbolique que la nouvelle de Balzac comporte. C'est ici que je verrais intervenir le jeu de la métaphore et de la métonymie, comme étape seconde. Il autoriserait la mise en correspondance des codes entre eux, et des entrées du champ symbolique, en repérant d'une manière précise des attractions et des répulsions que l'on perçoit globalement à la lecture. Cette fonction de classification et de description inaugurée par Jakobson avec la métaphore et la métonymie peut se poursuivre plus à fond.

Cependant, je voudrais m'expliquer sur un point qui me paraît important. En proposant les termes d'« oscillation métaphore-métonymique », je vise un mouvement, une sommation, intéressant chacun des éléments du texte, la métaphore et la métonymie pouvant s'exercer sur chacun d'eux, par une oscillation potentielle : et ce mouvement, j'insiste sur ce point, est justement ce qui est indispensable pour qu'ait lieu la jubilation esthétique. Il s'agit donc là d'une condition spécifique de la démarche esthétique, quel que soit l'art en cause. La mobilité, même potentielle, des significations, assure essentiellement la jubilation, par cette toute puissance narcissique, selon Freud, ainsi retrouvée.

Si le langage scientifique use aussi de la métaphore et de la métonymie conjointement sur un (ou quelques) signifiant(s) par rapport au contexte, mais seulement dans des limites où la métaphore n'a qu'une marge étroite, le langage de l'art se soutient d'une oscillation métaphoro-métonymique sans restriction et pouvant atteindre chacun des éléments, chacun des mots du texte.

4. - *Pouvez-vous préciser en quel sens vous entendez les rapports respectifs de la métaphore et de la métonymie, de la condensation et du déplacement? Ils ne semblent pas, en effet, entretenir exactement dans votre réflexion la fonction de relative équivalence qui leur est assignée par Lacan dans son texte fameux : « L'instance de la lettre dans l'inconscient ou la raison depuis Freud »<sup>2</sup>. Pensez-vous que la distinction que vous maintenez entre ces deux couples de termes soit de nature à faciliter l'analyse du texte littéraire et plus généralement de l'œuvre d'art ?*

- Je pense que la métaphore et la métonymie, leur opposition, sont d'une grande utilité pour toute analyse des formes. Vous me demandez si la distinction que l'on peut constater entre, d'un côté la condensation et le déplacement décrits par Freud, et de l'autre la métaphore et la métonymie, est susceptible de faciliter cette analyse. Il faudrait pour justifier ma réponse exposer une théorie de chacun de ces couples et surtout avec les textes et les exemples de Freud. Et en restant au pied de la lettre, pour Freud, la condensation est surtout une abréviation, c'est le laconisme du texte manifeste ; ses exemples montrent qu'elle met en relief des textes communs, soit directement, soit par la combinaison de traits différents ; elle s'appuie sur la substitution des éléments. Elle est donc très proche de ce que l'on a identifié comme métaphore. Mais elle est avant tout l'abréviation sans que le processus qui la soutient soit décrit d'une manière spécifique.

---

2 - Notons, sur ce point, que Lacan a depuis précisé tout à la fois la valeur absolue et la relativité de cette équivalence dans la troisième réponse de sa « Radiophonie » (*Scilicet*, n° 2-3, Seuil, 1970).



Le déplacement se définit surtout par le transfert d'un « accent » psychique d'un élément du texte à un autre ; ce serait un déplacement d'énergie d'investissement. Mais les exemples de Freud montrent pourtant que la substitution des éléments intervient également. Il y aurait là une ambiguïté par laquelle le déplacement pourrait s'accomplir tant par métaphore que par métonymie. Il y a donc sans doute intérêt à poursuivre l'étude de ces catégories, qui, à mon sens, sont loin d'avoir été complètement défrichées ; en précisant ces nuances toute analyse y gagnera.

Il n'en demeure pas moins que la correspondance établie par Lacan est certainement fructueuse, dans la mesure même où elle apporte un éclairage, un angle de vue qui n'étaient pas exactement ceux de Freud, ou qui ne l'étaient que potentiellement. En pratique, les correspondances condensation - similarité - paradigmatique - métaphore et déplacement - contiguïté - syntagmatique - métonymie restent pour moi deux lignes de force majeures. Mais, je le répète, l'exploration de la métaphore et de la métonymie est loin d'être terminée.

5. - « Aborder l'arbitraire en linguistique conduit à découvrir l'inconscient. »

*Vous visez là un des postulats fondamentaux par lesquels la linguistique définit l'autonomie de ses démarches : l'arbitraire du signe. Pensez-vous que la psychanalyse puisse à ce niveau prendre, au titre d'une logique de la motivation, une sorte de relais de la théorisation linguistique ?*

- L'invocation de l'arbitraire consiste le plus souvent à barrer la voie à toute perspective psychanalytique. Voyez par exemple le lapsus. On dit : ma langue a fourché. C'est déjà, en tant qu'éventualité, une sorte d'arbitraire. Mais déjà la causalité revient dare-dare à la rescousse : on dit : j'étais fatigué, l'attraction des phonèmes rendait plus facile la renonciation qui a trahi ma pensée.

Vous voyez le glissement : à l'arbitraire répond généralement une vue restreinte des raisons.

Sans doute la fatigue, la contamination, cela n'est pas faux ; mais l'explication seulement linguistique sert ici à dissimuler le désir qui s'est manifesté.

Si l'on pense à l'arbitraire du signe on imagine d'un côté les choses et de l'autre les signes, à choisir dans un stock, ou à inventer, pour les épinglez, chacun sur une chose. Le rétrécissement du signifiant est patent : on n'observera qu'un seul ordre : la linguistique avec, par exemple, quand il s'agit de l'évolution des langues, la mécanique qui lui appartient, l'assimilation, la métathèse, la contamination, etc.

Ce qui échappe alors c'est l'ampleur d'articulation des signifiants, sans laquelle la logique du signifiant se trouve bloquée. Ce qui est évacué c'est le désir porté par le signifiant. Mais les linguistes se sont posé eux-mêmes cette question.

Je pense à Damourette et Pichon qui osaient se demander les raisons qui faisaient qu'un mot, en français, était masculin ou féminin (c'est le problème, dans leur langage, de la sexuisemblance). Jakobson, « À la recherche de l'essence du langage » - c'est le titre d'un de ses articles -, étudie les rapports, les influences réciproques entre signifiant et signifié, et constate l'infiltration de l'iconique dans toutes les formes.

Et, c'est vrai, si le signifiant n'avait pas tout son champ de libre, s'il était réduit à des coordonnées linguistiques, ni les correspondances de la poésie, ni celles de la psychanalyse ne seraient possibles.

Nous retrouvons ici les problèmes dont je vous parlais tout à l'heure, formes et langage, relation métaphoro-métonymique, et bien sûr les difficultés inhérentes à vaincre. C'est ainsi que la grille que je propose pour l'analyse picturale postule une libre circulation entre les formes, par l'oscillation métaphoro-métonymique.

6. - *Comment concevez-vous une articulation possible entre les aspects métapsychologiques de la psychanalyse et certaines réalités somatiques, biochimiques, qui se trouvent leur correspondre ? Il est en effet frappant que sans développer ce point, vous le soulignez fortement dans votre conclusion comme dans les deux pages de votre avant-propos, lorsque vous écrivez : «L'occasion s'offre ainsi de récuser des vues qui ne reconnaîtraient pas que l'inscription des traces mnésiques doit être conçue dans la matérialité de la cellule nerveuse, dans sa biochimie (avec l'ADN, l'ARN), dans le jeu des circuits cérébraux, et grâce à un codage dont l'étude se passera de moins en moins des découvertes freudiennes, c'est-à-dire des catégories du processus primaire et de l'inconscient, auxquelles pourront se joindre celles de la métaphore et la métonymie. Freud ne refusait une correspondance de sa topologie avec les structures cérébrales que dans la mesure où celles-ci n'étaient exprimées que par les théories localisatrices de son temps ».*

- Ici encore il faut lever une confusion. Ce que je refuse c'est une vue idéaliste, une sorte de néo-bergsonisme entretenu par des foyers sporadiques. L'étude des manifestations de l'inconscient est impossible sans celle des oublis. Donc du fonctionnement de la mémoire. Je constate simplement que les découvertes faites ces dernières années dans ce domaine permettent d'imaginer un substrat moléculaire, dans la cellule nerveuse, qui est capable d'assurer une infinie variété de configurations, de fixer par celles-ci une non moins grande diversité d'informations, et capable en même temps d'une assez grande labilité pour suivre au fur et à mesure les transformations, les acquisitions, les effacements, requis par les trains d'informations. Ceci peut être maintenant concevable. Sans doute ne sont-ce que des hypothèses, mais elles sont plus plausibles que tout ce qui avait été imaginé jusque-là. C'est un peu comme si l'ordinateur que serait le cerveau laissait apercevoir son hardware. Victoire matérialiste, dira-t-on. Je voulais donc retrouver ce que l'on a appelé le biologisme de Freud avec

ces découvertes modernes : il me semble que ce point précis de communication, la biologie de la mémoire, illustre pour l'instant au mieux le fait que nos activités mentales sont des activités cellulaires et aussi biochimiques. Il faut se rappeler les souhaits de Freud : il a souvent prévu les progrès de la médecine en accord avec ses propres découvertes, et ne les dévalorisant pas ; il ne se satisfaisait pas, à juste titre, des localisations cérébrales, telles qu'elles étaient connues de son temps, pour leur faire correspondre sommairement sa métapsychologie, la deuxième topique, c'est-à-dire le jeu du Ça, du Moi et du Surmoi. Ce que l'on peut envisager maintenant c'est que les découvertes freudiennes, tellement utiles pour la compréhension des mécanismes de pensée, à savoir, l'inconscient, son processus primaire, l'opposition métaphoro-métonymique, et même la deuxième topique puissent inspirer les recherches des biologistes, et surtout à propos du codage de l'information.

Mais attention, si les structures biologiques et les structures de langage se rejoignent, ces dernières ne sauraient être court-circuitées, et l'action pharmacologique est loin de pouvoir en suivre toutes les nuances.

7. - *Vous écrivez, revenant dans votre conclusion une dernière fois sur la dualité du Père mort et du Père idéalisé : « La nécessité d'envisager en même temps l'évolution des images maternelles, selon un accès symbolique que nous n'aborderons pas ici, montrerait toute la complexité de ces relations œdipiennes. Ces nuances devraient être prises en considération quand il est question de juger ce qu'on a appelé la révolte contre le père ».*

*Qu'entendez-vous par là ? Une description de cet ordre - dont le manque semble témoigner combien la psychanalyse se trouve encore en défaut face à la sexualité féminine - vous paraît-elle susceptible d'atténuer en quoi que ce soit la prévalence qu'à la suite de Freud et de Lacan, vous accordez à la figure paternelle comme fondement de l'ordre symbolique ?*



- Non, en aucun cas il ne s'agit de mettre sur pied une sorte de concurrence théorique, l'image maternelle venant en quelque sorte à être brandie contre l'image paternelle. Ce que l'on sait maintenant du symbolique et de la figure paternelle ne me semble pas devoir être remis en cause. La phrase que vous citez ne vise pas du tout un renversement de ce genre. Elle tendait à rappeler la grande complexité des relations œdipiennes que, par nécessité d'exposition, on simplifie, allant à l'essentiel, c'est-à-dire à la relation au père. Bien souvent, aussi, Œdipe est décrit du point de vue du garçon. Enfin, on ne doit pas ignorer les positions féminines de l'homme. C'est dire que les images maternelles doivent être envisagées en fonction de l'évolution œdipienne, et sans être négligées.

D'ailleurs, l'intérêt que Freud portait à la sexualité l'a amené, au cours de ses travaux, à passer d'une sexualité individuelle, objectale et biologique, centrée surtout sur l'homme (à partir des *Trois essais*, en 1905), à une sexualité comprise dans la relation œdipienne, présentée tant du côté de l'homme que de la femme (voyez, en 1925, « Quelques conséquences psychologiques de la différence anatomique entre les sexes »), pour aboutir au « continent noir », aux énigmes de la sexualité féminine (voyez ses deux articles sur la féminité, dans les années trente).

8. - *Ne vous semble-t-il pas que la fonction symbolique du père, dont la prévalence éclate par exemple dans le schéma généalogique des trois générations du mythe religieux, soit susceptible de se trouver quelque peu contredite, ou tout au moins infléchie, par l'évolution historique de nos sociétés ?*

*Pensons, par exemple, au titre significatif du livre d'Alexander Mitscherlich : Vers une Société sans Pères. Il condense, dans sa formulation naïve, tout un ensemble de données (perte des valeurs, révolte de la jeunesse, destruction de la famille, évolution du couple, libération de la sexualité) qui, pour être massivement plébiscitées et récupérées par l'idéologie*

*traditionnelle, n'en traduisent pas moins certains états de fait où s'affirment des essais plus ou moins virtuels de mutation.*

*Ne peut-on concevoir, ainsi, que la prédominance phallique qui soutient la représentation du père, ouvrant, à travers la puissance du nom, l'accès au symbolique comme langage et comme loi, puisse un jour (même si elle demeure strictement prévalente au niveau rétrospectif de l'interprétation culturelle) être limitée, débordée par une transformation socio-historique de la femme? Ne peut-on concevoir, au-delà, que l'ensemble du système dont vous montrez si remarquablement la cohérence puisse se trouver - puisqu'on n'échappe pas au symbolique - réarticulé selon des termes quelque peu différents à partir du moment où certaines mutations politiques et sociales viendraient toucher directement la formation des premières identifications, en modifiant par exemple du tout au tout les conditions de l'éducation enfantine ?*

- Vous me demandez presque de prophétiser. Car de telles mutations, le mot n'est pas trop fort, qui arriveraient à lever l'universalité du complexe d'Œdipe, ne pourraient se produire que par des transformations non seulement économiques, mais aussi biologiques. Eh bien, pourquoi ne pas jouer le jeu des prévisions de science-fiction ?

La relation œdipienne naît des rapports de l'enfant avec ses parents : mais elle est aussi déterminée par des identifications qui se bâtissent selon le sexe, ce que l'enfant imagine à ce sujet, avec ses théories sexuelles, et celles qui concernent sa naissance, issu d'une mère fécondée par un père (ou une puissance distincte de la mère). Pour que l'on puisse annuler cette structure il ne suffirait pas que soit institutionnalisée la séparation entre le rapport sexuel et la fécondation (le choix d'un homme fécondateur par une femme étant un choix de père), il ne suffirait pas non plus que l'insémination soit anonyme (la puissance mâle serait encore désignée par rapport aux sujets mâles), il ne suffirait même pas que la reproduction humaine s'accomplisse en marge de toute genitalité (par exemple, à partir d'ovules

et de spermatozoïdes reproduits *in vitro*), il faudrait aussi que la faculté de reproduction génitale humaine soit tout à fait abolie : n'y aurait-il qu'un couple qui puisse la perpétuer que la transmission se poursuivrait !

Nous sommes donc réduits à supputer, plutôt qu'une abolition totale de l'Œdipe, les modifications, altérations, inversions, qui peuvent se produire. Je suis convaincu qu'elles seront ce que seront les mutations historiques, politiques, sociales. Mais s'il fallait demander au psychanalyste où et comment il a quelques chances d'évaluer, d'une manière qui lui soit propre, et non commune à d'autres sciences, ces évolutions collectives, je désignerai la relation, à mettre chaque fois en évidence, entre le désir et la culpabilité : c'est-à-dire, à préciser où entre en jeu la pulsion de mort, où, quand et comment peut apparaître le sacrifice, soit dans le réel, assumé, subi, ou projeté, perpétré sur autrui, soit pris en charge par les mythes, dont c'est une des principales fonctions, soit dans une fonction symbolique. Vous comprendrez que la culpabilité, dont il s'agit de suivre les effets, jusque dans les retournements qui aboutissent à son abolition, conduise encore selon l'interprétation de Freud dans *Malaise dans la Civilisation*, à la relation au père.

9. - « Une vue socio-économique n'est nullement incompatible avec la thèse freudienne. »

*Qu'entendez-vous précisément par là dans la mesure où cette affirmation - comme celles qui l'entourent dans vos pages finales - semble tout à la fois impliquer une parenté conceptuelle avec les conclusions des ethnologues, mais dénoter aussi bien une ligne de convergence avec le matérialisme historique, qui ne peut que poser à la psychanalyse l'exigence problématique d'une inscription commune de leur réflexion théorique et de leur pratique politique ?*

- Nous pouvons, si vous le voulez bien, prendre d'abord cette phrase au niveau le plus bas : elle ne viendrait alors que contredire l'opinion qu'une vue socio-économique est incompatible avec la thèse freudienne. Niveau le plus

bas, c'est-à-dire celui de l'a priori qui rend impossibles tout échange et tous examens réciproques. Et il n'est pas exclu que ce refus soit bilatéral.

Du côté de la psychanalyse c'est un fait que toutes les opinions, comme les déterminations les plus « réelles », doivent être mises entre parenthèses, qu'elles soient considérées comme un mur infranchissable ou non, et également analysées. Ce serait un singulier fléchissement de la pratique que de décréter certaines zones intouchables. Je ne veux pas dire que l'on doive forcer l'analyse ; des limites peuvent et doivent être respectées : mais le seul critère directeur doit être celui de la structure mentale du patient, de son potentiel évolutif. On sait combien cet argument même, ainsi énoncé, peut servir les résistances du patient, mais aussi, malgré cela, ne pas entraver un développement spontané. Or, une psychanalyse aborde nécessairement ce qui, pour chacun, sert d'économie politique, à usage privé, et plus ou moins formulée. Un seul exemple : le besoin et le désir confrontés à la valeur d'usage et à la valeur d'échange, ou encore aux satisfactions découlant des pulsions d'auto-conservation ou des pulsions sexuelles. Il y a donc un deuxième niveau où, pratiquement, les échanges ont lieu : on peut les observer, à condition que l'on ait franchi les interdits qui en empêchent la réalisation.

Mais il y a un troisième niveau : celui de ce que vous appelez « la parenté conceptuelle ». On serait tenté, par quelque enthousiasme simplificateur et optimiste, de la tenir pour assurée. Je pense que nous avons, quelles que soient nos opinions, à la démontrer. Cela n'a pas encore été fait. C'est un long travail de confrontation à entreprendre sur le plan théorique. L'hypothèse de départ serait que les mêmes faits peuvent être observés suivant des points de vue différents : ainsi seulement pourra-t-on évaluer ceux-ci et œuvrer à une théorie du signifiant.

Pour ma part, cette orientation trouve sa source dans deux textes de Freud : *Psychologie collective et Analyse du Moi* et *Le Moi et le Ça*. J'y trouve la conviction que le « nullement incompatible » de ma phrase se justifie.

10. - *Je voudrais, pour terminer, vous interroger sur le mouvement qui me paraît, à travers votre livre, mettre en jeu le statut du symbolique, et en lui, le statut même de la psychanalyse.*

*Le symbolique excède en effet naturellement le psychanalytique ; vous vous trouvez ainsi, pour en établir la logique, faire appel constamment à des disciplines aussi diverses que la sociologie, l'esthétique ou la linguistique. Mais d'un autre côté, cette extériorité du symbolique se trouve résorbée, si l'on peut dire, par la réaffirmation constante d'une sorte de privilège psychanalytique. Vous écrivez ainsi, du symbolique : « C'est à la psychanalyse que revient la tâche d'en établir la théorie et d'en suivre les développements ». Ou encore : « Seule la psychanalyse conduit au point vif du questionnement au sujet de la loi ». Ou encore : « la série désir, interdit, système de signifiants, transmutation, que la psychanalyse pourrait bien avoir réaffirmée en tant que loi particulièrement apte à ordonner les sciences sociales ».*

*Est-ce à dire que la psychanalyse ne parvient à se définir véritablement, au-delà d'une spécificité dont la clôture lui est impossible à soutenir - et cela, comme Freud l'a si justement marqué, dès l'origine - qu'à la mesure de la brèche qu'elle ouvre à travers toutes les autres sciences au titre du désir inconscient, et que c'est là, cette indéfinition, en quelque sorte, sa plus étrange force, et la raison du privilège décisif que vous lui accordez dans l'édification problématique d'une science ou d'une théorie du symbolique qui se trouve ainsi tout à la fois être et n'être pas la psychanalyse ?*

- Votre formulation me paraît très bien venue quand vous mettez l'accent sur la brèche qu'ouvre, où que ce soit, la prise en considération du désir inconscient. Reste la question du champ de la psychanalyse. Elle est débattue, vous le savez, par les psychanalystes

eux-mêmes. À telle enseigne que pour certains les « applications » sont regardées avec méfiance. Mais il faut remarquer que c'est dans la mesure où l'on assigne à la psychanalyse un champ étroit que toute excursion devient douteuse, et tenue pour frelatée. Ainsi, seule la cure, avec sa relation transférentielle, son protocole et ses conditions pratiques, permettrait d'atteindre une certaine spécificité. Plus même, seule la psychanalyse didactique, relativement dégagée d'objectifs thérapeutiques, serait la psychanalyse « pure ». Il y a du vrai dans cela - à condition de schématiser à l'extrême, de décréter des distinctions qui ne se vérifient pas dans une pratique toujours plus complexe, plus mêlée « d'impuretés ».

Même théoriquement il est difficile d'imaginer des cloisons étanches entre le purement psychanalytique et le reste ; on voit ainsi apparaître certaines formes de résistance du patient qui raisonne sur du théorique, et du meilleur, en tenant à l'écart le plus vif de ses conflits, ses peines jugées trop humbles, sa vie professionnelle ou sexuelle. Inéluctablement, la psychanalyse aborde tout le champ du symbolique, qu'il soit fait de mythes, de religions, d'art. Pour chaque individu la sublimation entre en ligne de compte (à moins de ne croire qu'il suffit de rêver à une libération absolue qui balayera et l'inconscient et le refoulement, et les sublimations pour qu'elle soit accomplie). Il est donc logique de s'attendre à trouver quelques traces d'une réflexion qui s'est « appliquée » longuement à ces difficultés.

Et je ne connais pas d'œuvre psychanalytique qui ne bouscule les séparations que veulent maintenir des esprits chagrins, et qui ne fasse état d'une telle expérience. L'œuvre de Freud est exemplaire à cet égard. Je ne puis admettre que les études consacrées à Léonard de Vinci, à la Gradiva de Jensen, au thème des trois coffrets du Roi Lear, au mot d'esprit, à Moïse (l'homme et l'œuvre de Michel-Ange), et *Totem et Tabou*, soient des divagations (au meilleur sens du terme) d'esthète.

Et ne parlons pas de l'Œdipe-Roi. Tout cela a entretenu, a intimement alimenté les découvertes freudiennes.

Et la brèche ? Elle ne peut se faire que dans un terrain où le symbolique, par la nécessité d'une

différence de potentiel, est en dehors de la psychanalyse. Pour être maintenue, ou ravivée, encore faut-il qu'elle ne soit pas submergée par les vagues de l'imaginaire dont nous savons le reflux toujours recommencé.



*Conseil, Institut, Comités  
et liste des membres de l'APF*

## **CONSEIL D'ADMINISTRATION**

*Président Patrick MEROT*

*Vice-Présidents Évelyne SECHAUD – Brigitte EOCHE-DUVAL*

*Secrétaire général Dominique SUCHET*

*Secrétaire scientifique Claude BARAZER*

*Trésorier Jocelyne MALOSTO*

*Président sortant Felipe VOTADORO*

## **COMITÉ SCIENTIFIQUE**

*Secrétaire Claude BARAZER*

*Gilberte GENSEL, Bernard de la GORCE*

*Isée BERNATEAU, Anne HOMER KOFFI, Pascale TOTAIN EGHIAYAN*

## **COMITÉ DE PUBLICATION DE L'ANNUEL**

Placé sous la responsabilité de Laurence KAHN, il est composé de Dominique BLIN, Odile BOMBARDE, Caroline GIROS ISRAËL, Bernard de la GORCE, Jean-Michel LÉVY, Dominique SUCHET, Philippe VALON.

## **DOCUMENTS & DÉBATS**

Placé sous la responsabilité du Conseil d'administration en exercice.

La réalisation des numéros est actuellement confiée à Brigitte EOCHE-DUVAL, Martine BAUR, François HARTAMNN, Hélène HINZE, Pierre NOAILLE.

## **INSTITUT DE FORMATION**

### **ANALYSTES EN EXERCICE À L'INSTITUT DE FORMATION**

*Viviane ABEL PROT, Athanassios ALEXANDRIDIS, Jacques ANDRÉ*

*Annie ANZIEU, Claude BARAZER, André BEETSCHEN, Leopoldo BLEGER*

*Catherine CHABERT, Catherine CHATILLON, Dominique CLERC*

*Roger DOREY, Jean-Philippe DUBOIS, Lucile DURRMEYER,*

*François GANTHERET, Edmundo GÓMEZ MANGO, Bernard de la GORCE, Michel GRIBINSKI,*

*Jean-Michel HIRT, Didier HOUZEL, Laurence KAHN, Sylvie de LATTRE*

*Jean-Claude LAVIE, Jacques LE DEM, Josef LUDIN*

*Danielle MARGUERITAT, Patrick MEROT, Raoul MOURY*

*Henri NORMAND, Jean-Claude ROLLAND, Évelyne SECHAUD*

*Dominique SUCHET, Jean-Yves TAMET, Olivia TODISCO*

*Hélène TRIVOUSS-WIDLÖCHER, Felipe VOTADORO, Daniel WIDLÖCHER*

## **COMITÉ DE FORMATION**

*Secrétaire Raoul MOURY*

*Lucile DURRMEYER, Jean-Michel HIRT, Didier HOUZEL, Sylvie de LATTRE,*

*Danielle MARGUERITAT, Jean-Yves TAMET,*

*Hélène TRIVOUSS WIDLÖCHER, Felipe VOTADORO.*

## **COMITÉ DE L'ENSEIGNEMENT**

*Secrétaire Philippe VALON*

*Membres ex officio Patrick MEROT, Claude BARAZER*

*Membre représentant du Collège des titulaires Jacques LE DEM*

*Jean-Philippe DUBOIS,*

*Jean-H. GUÉGAN,*

*Dominique BILLOT, Frédéric de MONT-MARIN, Valérie ROUMENGOUS*

## MEMBRE D'HONNEUR

M. J.-B. PONTALIS	34, rue du Bac - 75007 Paris	01 42 96 36 03
-------------------	------------------------------	----------------

## MEMBRES TITULAIRES

Mme Viviane ABEL PROT	30, rue Vaneau - 75007 Paris	01 47 05 86 02
Dr Athanassios ALEXANDRIDIS	Karneadou 38 - Athènes 10676 - Grèce	00302107291993
Pr Jacques ANDRÉ	46, rue Vavin - 75006 Paris	01 45 43 87 69
Mme Annie ANZIEU	7 bis, rue Laromiguière - 75005 Paris	01 47 07 43 98
Dr Claude BARAZER	71, rue du Cardinal Lemoine - 75005 Paris	01 55 43 93 14
Dr André BEETSCHEN	5, place Croix-Pâquet - 69001 Lyon	04 78 28 54 57
Dr Leopoldo BLEGER	13, rue Béranger- 75003 Paris	01 42 77 85 96
Pr Catherine CHABERT	76, rue Charlot - 75003 Paris	01 42 77 27 70
Dr Catherine CHATILLON	75, rue de Saint-Genès - 33000 Bordeaux	05 56 96 58 77
Mme Dominique CLERC	41, cours Pasteur 33000 Bordeaux	05 57 95 61 80
Pr Roger DOREY	32, boulevard Marbeau - 75116 Paris	01 45 00 58 92
Dr Jean-Philippe DUBOIS	19, boulevard George V 33000 Bordeaux	05 56 93 11 13
Dr Lucile DURRMEYER	27, rue des Cordelières - 75013 Paris	01 47 07 63 42
M. François GANTHERET	13, rue de la Cerisaie - 75004 Paris	01 42 74 42 32
Dr Edmundo GÓMEZ MANGO	150, avenue du Maine - 75014 Paris	01 43 22 52 09
Dr Bernard de la GORCE	1, place Francisque Regaud - 69002 Lyon	04 78 37 94 52
Dr Michel GRIBINSKI	14, rue Barbette - 75003 Paris	01 40 29 99 33
Pr Jean-Michel HIRT	12, rue Lamblardie - 75012 Paris	01 44 78 68 05
Pr Didier HOUZEL	95, rue Saint-Jean - 14000 Caen	02 50 65 62 11
Mme Laurence KAHN	68/70, bd Richard Lenoir - 75011 Paris	01 47 00 51 70
Mme Sylvie DE LATRE	1, rue du Val de Grâce - 75005 Paris	01 43 25 86 27
Dr Jean-Claude LAVIE	22, avenue de l'Opéra - 75001 Paris	01 42 97 48 55
Dr Jacques LE DEM	57, rue Boileau - 69006 Lyon	04 78 89 11 50
Dr Josef LUDIN	Rigistrass 8, 8006 Zurich, Suisse	0041 44 262 00 03
Dr Danielle MARGUERITAT	26, rue Erlanger - 75016 Paris	01 46 51 55 68
Dr Patrick MEROT	13, av. Charles V - 94130 Nogent S/Marne	01 48 73 40 17
Dr Raoul MOURY	27, boulevard Edgar Quinet - 75014 Paris	01 43 20 21 36
Dr Henri NORMAND	53, rue Huguerie - 33000 Bordeaux	
Dr Jean-Claude ROLLAND	1350, route de Charnay - 69480 Morancé	04 78 43 64 53
Mme Évelyne SECHAUD	148, rue de Rennes - 75006 Paris	01 44 05 92 60
Mme Dominique SUCHET	86, rue Montgolfier - 69006 Lyon	04 78 93 64 42
Dr Jean-Yves TAMET	6, rue Marcel G. Rivière - 69002 Lyon	04 78 42 48 32
Mme Olivia TODISCO	46, rue de Babylone - 75007 Paris	01 40 65 99 00
Dr Hélène TRIVOUSS-WIDLÖCHER	9, rue Edouard Jacques - 75014 Paris	01 43 35 11 62
Dr Felipe VOTADORO	5-7, bd Edgar Quinet - 75014 Paris	01 43 35 12 06
Pr Daniel WIDLÖCHER	79, bd Vincent Auriol - 75013 Paris	06 70 31 86 02



## MEMBRES SOCIÉTAIRES

Mme Laurence APFELBAUM	52, rue de Vaugirard - 75006 Paris	01 40 51 26 24
Dr Henri ASSÉO	6, rue Jeanne d'Arc - 75013 Paris	01 45 85 50 74
Dr Bernard BASTEAU	117, rue de Ségur - 33000 Bordeaux	05 56 24 93 14
Dr Martine BAUR	8, rue Ferrandière - 69002 Lyon	04 78 42 46 10
M. Joël BERNAT	14 ter, rue Lyautey - 54000 Nancy	03 83 32 01 04
Mme Dominique BLIN	16, avenue de Villars 75007 Paris	01 43 35 46 03
M. Maurice BORGEL	12, rue Rambuteau - 75003 Paris	01 42 77 01 95
Dr Jean BOUSQUET	13, place Dupuy - 31000 Toulouse	05 61 63 68 95
Pr Françoise BRELET-FOULARD	5, rue Menou - 44000 Nantes	02 40 74 79 20
Dr Philippe CASTETS	90, rue de Bayeux - 14000 Caen	02 31 50 08 79
Dr Élisabeth CIALDELLA RAVET	18, place Maréchal Lyautey 69006 Lyon	04 72 74 16 22
Pr Françoise COUCHARD	61, avenue du Roule - 92200 Neuilly	01 47 22 41 68
Dr Jean-François DAUBECH	33, rue des Treuils - 33000 Bordeaux	05 56 24 16 73
Dr Christophe DEJOURS	39, rue de la Clef - 75005 Paris	01 55 43 96 90
Dr François DESVIGNES	74, rue Dunois-Tour Chéops - 75464 Paris cedex 13	01 45 85 01 10
Dr Catherine DOCHE	16, rue de l'Ormeau Mort - 33000 Bordeaux	05 56 99 13 57
Dr Anne-Marie DUFFAURT	25, Boulevard Lazare Carnot - 31000 Toulouse	05 61 22 67 06
Mme Corinne EHRENBERG	16, rue de Fleurus - 75006 Paris	01 42 22 10 16
Mme Brigitte EOCHÉ-DUVAL	3, rue Dobrée - 44100 Nantes	02 40 69 75 17
Dr Maya EVRARD	82, rue Lauriston - 75116 Paris	01 47 27 24 06
Pr Pierre FERRARI	4, rue des Carmes - 75005 Paris	01 43 25 78 14
Mme Bernadette FERRERO	12, chemin du Verger - 69570 Dardilly	04 72 17 02 63
Mme Gilberte GENSEL	41, rue Volta 75003 Paris	01 42 76 05 27
Pr Bernard GOLSE	30, rue de Bourgogne - 75007 Paris	01.45.51.79.89
Dr Bernard de la GORCE	1, place Francisque Regaud - 69002 Lyon	04 78 37 94 52
Dr Jean H. GUÉGAN	2, rue Jean-Jacques Rousseau - 44000 Nantes	02 40 48 73 60
Mme Adriana HELFT	50, bd Saint-Germain - 75005 Paris	01 42 71 23 46
Mme Monique DE KERMADEC	87, av Raymond Poincaré - 75116 Paris	01 47 04 23 32
Dr Jacques LANSAC-FATTE	91, rue Frère 33000 Bordeaux	05 56 79 38 29
M. Jean-Michel LÉVY	7, rue des Dames - 75017 Paris	01 42 63 09 43
Dr Paule LURCEL	9, rue du Banquier - 75013 Paris	01 45 35 25 06
Mme Jocelyne MALOSTO	8, rue Emilio Castelar - 75012 Paris	01.43.44.58.74
Pr. Vladimir MARINOV	58, rue de Silly - 92100 Boulogne	01 46 03 19 40
Dr Florence MÉLÈSE	4, rue Léon Delagrangé - 75015 Paris	01 45 31 89 26
Dr Pascale MICHON RAFFAITIN	12, rue Oswaldo Cruz - 75016 Paris	01 42 30 70 70
Dr Frédéric MISSENERD	3, rue de la Durance - 75012 Paris	01 49 28 96 17
Dr Luis-Maria MOIX	14, rue Serpente - 75006 Paris	01 42 77 05 77
Dr Kostas NASSIKAS	11, place Raspail - 69007 Lyon	04 78 61 25 00
Dr Nicole OURY	77, cours du Docteur Long - 69003 Lyon	04 72 33 55 45
Dr Michael PARSONS	1, Offerton Road SW4 ODH - Londres - UK	00 44 20 7622 0226
Mme Agnès PAYEN-CRAPLET	6, rue de l'Aude - 75014 Paris	01 45 38 50 10
Dr Gilles REBILLAUD	8, rue Huysmans - 75006 Paris	01 45 44 64 72
Dr Anne ROBERT-PARISSET	28, rue Desaix - 75015 Paris	01 45 75 40 16
Dr Daniel ROCHE	25, Cours de l'Intendance - 33000 Bordeaux	05 56 48 16 87
Mme Marie-Christine ROSE	471, av. de la Libération - 54000 Nancy	03.83.98.58.48
Dr Annie ROUX	12, rue Perignon - 75007 Paris	01 40 56 05 40
Mme Monique ROVET BICHAT	32 bis, avenue de Picpus - 75012 Paris	01 46 28 13 41
Dr Monique SELZ	72, Rue Olivier de Serres - 75015 Paris	01 45 32 06 22
Mme Hélène TENENBAUM	2, rue Dom Calmet - 54000 Nancy	03 83 35 00 77
Dr Philippe VALON	51, Rue Jules Guesde - 92240 Malakoff	01 46 84 09 62
M. Eduardo VERA OCAMPO	89, rue des Martyrs - 75018 Paris	01 42 57 03 24
M. François VILLA	30, bd de Strasbourg - 75010 Paris	01 42 49 71 42

## MEMBRES HONORAIRES

Mme Nicole BERRY	La Maison de la Petite Rivière, 118, rue de la Commanderie 50760 Valcanville	02 33 43 14 93
M. Gérard BONNET	1, rue Pierre Bourdan 75012 Paris	01 43 40 68 70
Dr Françoise CAILLE-WINTER	10, av. Général M. Bizot 75012 Paris	01 46 28 43 53
Mme Marie-José CÉLIÉ	16, rue Lunain - 75014 Paris	01 45 45 40 80
M. Albert CRIVILLÉ	132, bd du Montparnasse - 75014 Paris	01 43 35 08 69
Pr Guy DAR COURT	19, rue Rossini 06000 Nice	04.93.82.12.69
Dr Colette DESTOMBES	57, rue Jeanne d'Arc 59000 Lille	03 20.52.75.69
Dr Bernard DUCASSE	52, rue du Petit Parc 33200 Bordeaux	05 56 81 96 30
Mme Gabrielle DUCHESNE	13, rue du Docteur Lachamp 63300 Thiers	
Dr Judith DUPONT	12, rue Gaëtan Pirou 95580 Andilly	01 34 16 12 25
Dr Bernard FAVAREL-GARRIGUES	12, rue de Moulis 33000 Bordeaux	05 56 81 84 85
Dr Bernard JOLIVET	22, rue Soufflot 75005 Paris	01 43 31 94 34
Mme Monique LAW DAY	13, rue Gilles Bouvier 76300 Sotteville	02 35 72 14 70
Dr Elisabeth LEJEUNE	38, rue des Cordelières 75013 Paris	01 43 31 94 34
Mme Marie MOSCOVICI	32, avenue Carnot 75017 Paris	01.42.27.16.32
Dr Robert PUJOL	140, rue Edmond Rostand 13008 Marseille	04 91 53 41 79
Dr Josiane ROLLAND	1350, route de Charnay - 69480 Morancé	04 78 43 64 53

Tous les exemplaires de *Documents & Débats* paraissent dans le site privé APF  
à la rubrique ASSO : <http://www.associationpsychanalytiquedefrance.org/asso/> .